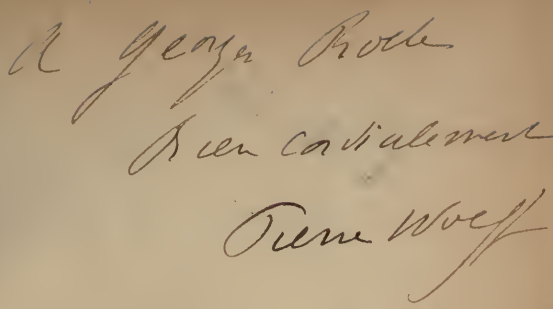
511

2108



CELLES QU'ON RESPECTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 26 octobre 1892.

DU MÈME AUTEUR

LE CHEVAL D'ARISTOTE, comédie en un acte.

JACQUES BOUCHARD, comédie en un acte.

LEURS FILLES, comédie en deux actes.

LES MARIS DE LEURS FILLES, comédie en trois actes.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT et PÉPIN.

Édouard PATIGNY
38, RUE DU BÉGUINAGE
BRUXELLES

CELLES QU'ON RESPECTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

PIERRE WOLFF

PARIS
PAUL OLLENDORFF, EDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1893

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2645
O6C4

A MON CHER AMI

GUSTAVE ROGER

PIERRE WOLFF

PERSONNAGES

HENRI DE BRESSAC	MM.	NOBLET.
RENÉ MAREUIL.		COLOMBEY.
JEAN, domestique		BOUDIER.
GABRIELLE MAREUIL	Mmes	BERTHE CERNY.
SUZANNE LANCEY		DEPOIX.
MARGOT		DARLAUD.
SOPHIE, domestique		MAURICE.

Acte premier. **Chez Mareuil.**
Acte deuxième. **Chez Henri de Bressac.**
Acte troisième. **Chez Mareuil.**

CELLES QU'ON RESPECTE

ACTE PREMIER

Un salon richement meublé. — Portes au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, SUZANNE.

Au lever du rideau, Gabrielle est assise au coin du feu, la tête entre ses mains. Au bout de quelques secondes, Suzanne entre par le fond.

SUZANNE.

Bonjour, ma chérie.

GABRIELLE.

Tiens, Suzon!... Que cela me fait plaisir de te voir.

Elles s'embrassent.

SUZANNE.

Tu dormais?

GABRIELLE.

Je pensais, je réfléchissais. Tu restes avec moi?

SUZANNE.

Une seconde alors, car j'ai un tas de courses à faire.

GABRIELLE.

Sais-tu que tu es joliment rare?

SUZANNE.

J'ai été très occupée ces derniers temps.

GABRIELLE.

Tu as de la chance... Si tu te doutais combien je m'ennuie, moi!

SUZANNE.

Toujours donc?

GABRIELLE.

Hélas! plus que jamais! (Un temps.) Oh! cette vie que je mène, cette vie ridicule!... Tiens, je serais dans un couvent que je ne serais pas plus triste!

SUZANNE.

René ne change donc pas?

GABRIELLE.

Lui, grand Dieu! il devient plus pot-au-feu qu'avant.

SUZANNE.

Ah!

GABRIELLE.

Absolument! Ainsi devine ce qu'il fait maintenant après chaque repas?

SUZANNE.

Des réussites?

GABRIELLE.

Pas même!... Il s'endort, tu entends, il s'endort... il ronfle... et en face de moi, par dessus le marché ! Quelle existence!

Elle se lève.

SUZANNE.

Pauvre mignonne!

GABRIELLE.

Et il m'agace... il m'agace... me porte sur les nerfs... et tellement que franchement, si ça doit continuer encore

longtemps comme ça, je tomberai malade, c'est sûr... je dois déjà avoir une mine épouvantable, hein?

SUZANNE.

Mais non, je t'assure.

GABRIELLE.

Tu es gentille, et tu ne veux pas me faire de la peine, merci.

SUZANNE.

Si j'étais à ta place, je lui parlerais une bonne fois, et je lui dirais ce que je pense.

GABRIELLE.

Mais je ne fais que cela du matin au soir... (Un temps.) Ainsi, hier, par exemple, j'ai cassé une pendule dans un mouvement de colère... tu sais, ma jolie pendule Louis XV.

SUZANNE.

Oui.

GABRIELLE.

Eh bien ! il n'a pas bougé, n'a pas sourcillé, et d'un ton très calme : « Allons, encore une qui ne sonnera plus ! » Il ne vous répond que des choses comme ça.

SUZANNE.

J'avoue que ce doit être irritant et impatientant à la longue. (Un temps.) Est-ce drôle, lui qui était si aimable, si prévenant, il y a quatre ans.

GABRIELLE.

Que tu es naïve! Il y a quatre ans, il avait envie de ma petite personne : il voulait m'épouser. Aujourd'hui qu'il possède ce qu'il désirait, il s'en moque.

SUZANNE.

Crois-tu ?

GABRIELLE.

Comment, si je crois? Ainsi, avant, il me menait partout, tu t'en souviens?... Maintenant c'est fini et j'ai des robes neuves que je n'ai jamais mises et qui vont passer de mode, naturellement.

SUZANNE.

Que c'est ennuyeux!

GABRIELLE.

Il était intelligent, — car il l'était — il est devenu stupide, d'une stupidité noire!... Ma bicyclette par ci, ma bicyclette par là... il ne rêve et ne parle que de cet instrument idiot! Quand il

n'est pas dessus, il fait aller ses jambes comme ça, tellement il est habitué à faire marcher ses pédales. Ah ! tiens, je ne suis pas méchante, eh bien ! positivement, il y a des moments où j'envie ton sort.

Elle se lève.

SUZANNE.

Moi, j'ai perdu mon mari six mois après mon mariage, c'est certain... mais pendant ces six mois, j'ai beaucoup souffert... il ne faut pas l'oublier, ma chère.

GABRIELLE, assise sur le canapé.

Parfaitement, mais tu es tranquille à l'heure qu'il est.

SUZANNE.

Ça, oui.

GABRIELLE.

Ensuite... Six mois, ce n'est pas trois ans! (Un temps.) Et ces dîners! Oh! ces dîners pendant lesquels nous échangeons une parole toutes les dix minutes... Si encore, il y avait de temps en temps quelqu'un là... un invité!... un étranger... le charbonnier... est-ce que je sais, moi, n'importe qui? pour me distraire!... Pas de danger... il n'y a jamais personne! et ma foi, il a raison... car je ne réponds plus de moi... je m'ennuie trop, et je me sens capable de tout!

SUZANNE.

Oh! Gabrielle!... ma chérie!...

GABRIELLE.

Oh! Gabrielle! Gabrielle! Tu en parles à ton aise, toi... Si ce monsieur s'est

marié pour rester chez lui, au coin de son feu... s'il m'a épousée pour se reposer de sa vie de garçon, s'il était vieux avant l'âge... il n'avait qu'à entrer dans un hospice de vieillards... (Elle se lève.) voilà tout... Je suis jeune, moi... j'éprouve le besoin de m'amuser, moi!

SUZANNE.

Je comprends cela.

GABRIELLE.

Et il m'a plu... car il m'a plu... je ne peux pas dire le contraire... Quand j'y songe... je n'en reviens pas.

SUZANNE, se lève.

Allons, calme-toi, et ne te fais pas du mauvais sang... il changera peut-être.

GABRIELLE.

Ah! qu'il change vite, alors!... qu'il change vite! car j'en ai... Oh! j'en ai par dessus la tête... et je suis décidée à faire n'importe quoi.

SUZANNE.

Mais, tu m'effraies?

GABRIELLE, sèchement.

Pourquoi cela? Avec cela que tu ne l'aurais pas fait, toi; si ton mari avait vécu.

SUZANNE.

Mon Dieu, ma petite Gabri...

GABRIELLE, sèchement.

Oui... il est mort, alors, il t'est facile d'avancer le contraire.

SUZANNE, froissée.

C'est bon!

GABRIELLE.

Non, pardonne-moi, je ne sais plus ce que je dis... je suis tellement énervée... tellement... embrasse-moi. (Elles s'embrassent.) Et tu dînes avec moi, veux-tu?

SUZANNE.

C'est que j'ai tant de choses à faire.

GABRIELLE.

Je t'en prie!

SUZANNE.

Bien! mais je vais jusque chez Maurice alors, et je reviens.

GABRIELLE.

Tu te fais habiller chez lui, maintenant?

SUZANNE.

Oui, pourquoi?

GABRIELLE.

Pour rien.

SUZANNE.

A tout à l'heure.

Au moment où elle va pour sortir, René entre par la porte de droite.

SCÈNE II

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ.

Tiens, Madame Lancey! Comment allez-vous?

SUZANNE.

Pas mal, merci.

RENÉ.

Je vous fais fuir?

SUZANNE.

Non pas... je dîne avec vous... du reste, je serai là dans un quart d'heure. A tantôt.

RENÉ.

A tantôt.

Suzanne sort à droite.

SCÈNE III

RENÉ, GABRIELLE.

RENÉ.

Bonjour, Gabrielle.

Il l'embrasse sur le front.

GABRIELLE, froidement, assise pouff, droite.

Bonjour, bonjour!

RENÉ, en se laissant tomber dans un fauteuil.

Ouf! je suis éreinté!

GABRIELLE.

Le contraire m'eût étonnée.

RENÉ.

Pourquoi?

GABRIELLE.

Pour rien.

Se lève. — Un silence.

RENÉ.

Figure-toi qu'il m'en est arrivé une bien bonne cette après-midi... tu m'écoutes?

GABRIELLE.

Je ne fais que ça.

RENÉ.

Je descendais la rue de Rome et j'allais à une allure telle, que n'ayant pas eu le temps de serrer mon frein, j'ai

renversé un bossu, un petit bossu haut comme ça !... Heureusement qu'il ne s'est pas fait de mal... N'importe, j'ai bien ri.

GABRIELLE, très ironique.

Le fait est que c'est très comique. (Un temps.) Et ma commission ?

RENÉ.

Quelle commission ?

GABRIELLE.

Le livre de messe que je t'ai prié de m'acheter.

RENÉ.

Oh !

GABRIELLE.

Tu l'as oublié ?

RENÉ.

Totalement ! Saperlipopette, va !

GABRIELLE.

Merci !

RENÉ.

Dieu de Dieu de Dieu de Dieu ! Que c'est bête ! (En se levant.) Allons, ne boude pas et sois gentille tout de même ! Tiens, veux-tu que je saute sur ma bicyclette et que j'aille te le chercher ?

GABRIELLE.

Inutile de t'agiter... J'irai demain... D'ailleurs, un livre de messe, quelle importance ça a-t-il pour toi ?

RENÉ.

Comment, quelle importance cela a ?

GABRIELLE.

N'étant pas dévot pour deux sous, ça

t'ennuie que les autres le soient... naturellement.

RENÉ, s'avançant vers elle et lui caressant la joue.

Méchante !

GABRIELLE, se redressant.

Oh ! ne me touche pas... ça m'est absolument désagréable.

RENÉ.

Ah !... tu l'auras demain matin, là !

GABRIELLE.

Demain, c'est dimanche... la messe est à dix heures.

RENÉ.

Je me leverai à sept s'il le faut... Es-tu contente, maintenant ?

GABRIELLE.

Ravie !

RENÉ.

Allons, sois de bonne humeur pour une fois... je le suis bien, moi.

GABRIELLE, narquoise.

Tu es de bonne humeur?... Ce n'est pas possible !

RENÉ.

Si, c'est possible !

GABRIELLE.

Que je suis heureuse ! Pourquoi ?

RENÉ.

J'ai fait une rencontre qui m'a fait un plaisir énorme !

GABRIELLE.

Ah ! tu ne vas pas recommencer l'histoire du bossu, je suppose.

RENÉ.

Mais non... C'est un vieux camarade de collège que j'ai retrouvé.

GABRIELLE, vivement.

Et qui t'a emprunté cinq louis?

RENÉ.

Ma foi, non !

GABRIELLE.

Il est riche, cet ami ?

RENÉ,

Je te crois... Il a un conseil judiciaire.

GABRIELLE.

Tu as de belles connaissances !.. Et il s'appelle ?...

RENÉ.

Henri de Bressac.

GABRIELLE.

Et qu'est-ce qu'il fait?

RENÉ.

Il fait la noce.

GABRIELLE.

C'est tout?

RENÉ.

Oui, jusqu'à maintenant.

GABRIELLE.

Joli métier!....

RENÉ.

Quel être exquis! Il a un esprit du diable, cet animal-là... Et d'un parisien... Ah! en voilà un qui l'est jusqu'au bout des ongles! Avec lui, pas moyen de s'ennuyer une seconde.

GABRIELLE.

Il est jeune ?

RENÉ.

Trente à trente-trois ans. Du reste, tu le verras tout à l'heure.

GABRIELLE.

Comment cela ?

RENÉ.

Je l'ai invité à dîner pour ce soir.

GABRIELLE.

Ah !

RENÉ.

Ça te contrarie ?

GABRIELLE.

Non... ça m'est égal... (Un temps.) Ce monsieur va sans doute parler de vos

histoires de collège, des gifles que vous vous êtes données... n'est-ce pas?

RENÉ.

Pourquoi?

GABRIELLE.

Et il me faudra rire tout le temps, n'en ayant pas la moindre envie... et trouver drôle ce qu'il dira... délicieux!

RENÉ.

Quelle plaisanterie!.. Ne te figure pas qu'il est toujours... ohé! ohé!

GABRIELLE.

C'est lui qui t'a appris cette nouvelle expression?

RENÉ.

Je veux dire qu'il est par fois triste à mourir.

GABRIELLE, narquoise.

Vraiment ?

RENÉ.

Oh ! oui... Ainsi, si par hasard, il est mal disposé, il est capable de ne pas desserrer les dents pendant le repas.

GABRIELLE.

Je comprends... C'est un homme mal élevé.

RENÉ.

Mais non, c'est un lunatique.

GABRIELLE, se lève.

Lunatique ou pas lunatique ! tu aurais pu me prévenir... Tout cela est très désagréable !... Il faut maintenant que j'aille changer de robe.

RENÉ.

En voilà une idée... Tu es très bien comme ça...

GABRIELLE.

Tu es fou ! Tu es fou !

Elle sort.

RENÉ.

Et puis, c'est un ami... pas besoin de se gêner !

SCÈNE IV

RENÉ, puis HENRI.

RENÉ, seul.

Elle n'a pas trop crié... Je n'en reviens pas !

LE DOMESTIQUE.

M. de Bressac.

HENRI, entrant.

Bonsoir, toi.

RENÉ.

Rebonsoir... et assieds-toi... chauffe-toi... tu dois être gelé.

HENRI.

Veux-tu me laisser tranquille... je n'ai pas froid du tout. (Un temps. — Regardant autour de lui.) Eh mais! eh mais! très chic! très gentil chez toi.

RENÉ.

Blagueur!

HENRI.

Je ne blague pas... tout cela est fort bien arrangé.

RENÉ.

C'est l'ouvrage de ma femme.

HENRI.

Eh bien, je te félicite... elle a du goût. (S'arrêtant devant un portrait.) Oh! la jolie tête... des yeux qui sont d'un...

RENÉ.

C'est ma femme!

HENRI.

Oh! pardon.

RENÉ.

Il n'y a pas de mal.

HENRI.

Brigand! tu ne t'embêtes pas, toi!

RENÉ.

Tu sais... ça dépend des jours.

HENRI, lui frappant sur l'épaule.

Ce sacré Mareuil... Si je m'attendais à te retrouver, par exemple.

RENÉ.

Et moi donc!

HENRI, le regardant.

C'est extraordinaire! tu n'as presque pas changé... tu es le même qu'au collège.

RENÉ.

Vrai?

HENRI.

Et si tu n'avais pas vieilli et engraissé... Il y a longtemps que tu es marié?

RENÉ.

Quatre ans!

HENRI.

Et tu ne fais rien de tes dix doigts, naturellement?

RENÉ.

Je n'en fais rien.

HENRI.

Riche, alors?

RENÉ.

Assez, ma foi, oui.

HENRI.

Veinard! Alors, tu es content?

RENÉ.

Entre nous, oui et non.

HENRI.

Ah!

RENÉ.

Gabrielle possède un cœur d'or, certes; mais elle a un caractère... Oh! mais un de ces caractères, je ne te dis

que ça! De plus elle est d'une nervosité...

HENRI.

Tais-toi donc, c'est charmant, les femmes nerveuses.

RENÉ.

Tu crois cela, toi?

HENRI.

Tu n'y connais rien.

RENÉ.

Et puis, pendant que j'y pense, je te préviens : ne sois pas étonné si Gabrielle est très libre avec toi.

HENRI.

C'est entendu.

RENÉ.

Ce n'est pas de sa faute... C'est la

faute de sa mère... Elle a été élevée à l'américaine, alors...

HENRI.

C'est une Française?

RENÉ.

Naturellement! (Un temps.) Et puis, si tu veux me faire un gros plaisir, tu ne parleras pas bals, théâtres, soirées, etc... hein?

HENRI.

Pourquoi?

RENÉ.

Parce qu'elle adore sortir le soir... et moi, ça m'assomme!

HENRI.

Bourgeois, va!

RENÉ.

Non, marié!

HENRI.

Tu es peut-être jaloux?

RENÉ.

Moi?

HENRI.

Ah! j'ai mis le doigt sur la plaie... tu es jaloux.

RENÉ.

Pas du tout! D'ailleurs, avec Gabrielle je suis tranquille, c'est l'honnêteté même.

HENRI.

Ah! ah!

RENÉ.

D'abord, elle est très dévote... C'est une garantie, ça, tu sais.

HENRI.

Ah! elle est dévote?

RENÉ.

C'est drôle, hein?

HENRI.

Non, pour les femmes, c'est toujours une occupation... autant qu'elles fassent cela qu'autre chose : et puis, ça fait marcher le commerce : chapeaux, toilettes et le reste...

RENÉ.

Malheureusement... C'est là le côté ennuyeux.

HENRI.

Et des enfants... combien en as-tu? trois, quatre, cinq?

RENÉ, se lève.

Pourquoi pas douze?... Non, je n'ai qu'une petite fille de seize mois.

HENRI.

Jolie?

RENÉ.

Faut jamais demander cela à un père, voyons!... le portrait de sa mère.

HENRI.

Ça vaut mieux pour elle.

RENÉ.

C'est gentil ce que tu dis là!

HENRI, se lève.

Pas besoin de te froisser ni de faire un nez comme cela!... Entre nous, c'est une chance qu'elle ressemble à sa mère... Tu n'es pas laid, c'est certain; on ne peut pas dire que tu es laid... mais enfin, tu n'es pas beau... beau, il y a mieux que toi... on dirait que tu commences à te déplumer.

RENÉ, très sérieux.

J'ai eu la fièvre typhoïde.

HENRI.

Connu : tous les gens qui deviennent chauves de bonne heure disent qu'ils ont eu la fièvre typhoïde... C'est leur excuse.

RENÉ.

Es-tu assez resté le même, toi?

HENRI.

Comme tu vois... on se conserve, toujours bon pied, bon œil.

RENÉ.

Tu dois t'en payer des petites fêtes, hein?

HENRI.

Gros curieux! regarde-toi un peu...

tu en as plein la bouche quand tu dis ça !

RENÉ.

Tu as une maîtresse?

HENRI.

Et toi?

RENÉ.

Tu es bête... je suis marié.

HENRI.

Raison de plus.

RENÉ.

C'est vrai que si je voulais...

HENRI.

Moi, j'en ai une... une seule pour le moment.

RENÉ.

Gentille?

HENRI.

Elle plaît aux autres... Alors c'est qu'elle n'est pas mal.

RENÉ.

C'est une femme connue?

HENRI.

Enfant!... une femme connue, c'est bon pour ceux qui débutent... non, c'est une charmante petite fille, pas cher, pas exigeante, désintéressée en un mot.

RENÉ.

C'est l'essentiel, hein?

HENRI.

C'est tout!

RENÉ.

Il y a longtemps que tu es avec elle?

HENRI.

Trois ans.

RENÉ.

Eh! ça compte!..

HENRI.

Ça compte tellement que j'en ai assez!

RENÉ, remuant ses jambes.

Trois ans de fidélité, c'est de trop, hein?

HENRI, après l'avoir regardé un instant.

Je ne me rappelle plus si tu étais si malin que ça au collège.

RENÉ.

Parce que?

HENRI.

Alors, tu te figures que je suis resté

trois ans sans... tu n'es pas fou !... Ne remue donc pas ta jambe comme ça...

RENÉ.

Elle demeure avec toi?

HENRI.

Hélas! en voilà une boulette que j'ai faite, tiens...

RENÉ.

Elle a la clef?

HENRI.

Elle a les clefs... il y en a deux... j'ai un verrou de sûreté : c'est navrant! moi qui adore le changement! Voilà trois ans que je me demande comment je vais m'y prendre pour la quitter! Je ne trouve rien, je n'ai aucun grief contre elle... (Un temps.) Ainsi, j'ai été très

malade, il y a un an... Eh bien... sais-tu ce qu'elle a fait?

RENÉ.

Elle est tombée malade aussi?

HENRI.

Du tout, elle m'a soigné comme un ange, jour et nuit.

RENÉ.

C'est peut-être que tu avais une maladie qu'on ne pouvait pas attraper.

HENRI.

Qu'est-ce qui t'a dit ça?

RENÉ.

Personne... je te le demande.

HENRI.

J'avais une angine... et couenneuse,

tu entends : couenneuse... c'est grave, ça !

RENÉ, il remue ses jambes.

Alors, c'est gentil de sa part.

HENRI.

Elle se met en quatre pour me faire plaisir. Quand j'ai des ennuis — et j'en ai souvent — elle essaie de me distraire... et c'est pas facile.

RENÉ.

Allons donc !

HENRI.

Quoi, allons donc ! Je te répète que c'est pas facile... Ne remue donc pas ta jambe comme ça, sacredié, tu me donnes mal au cœur.

RENÉ.

Bon ! bon !

HENRI.

Quand je ne veux pas sortir avec elle, le soir... sais-tu ce qu'elle fait?

RENÉ.

Elle se couche.

HENRI.

Pas le moins du monde... Elle me brode des tapisseries pour me faire des dessus de chaise.

RENÉ.

C'est une perle alors.

HENRI.

Absolument ! (S'emportant.) Et puis, en voilà assez... tu ne vas pas me gâter ma soirée ! Nous pouvons parler d'autre chose, ce me semble?

RENÉ.

Qu'est-ce qui te prend ?

HENRI.

Chaque fois que je cause avec quelqu'un de ma maîtresse c'est la même chanson... On me répond toujours et invariablement ce que tu viens de me dire. (Il se lève.) Mais, c'est une perle... et patati et patata... C'est assommant.

RENÉ.

Tu n'as qu'à ne pas citer ses qualités, c'est bien simple.

HENRI.

Avec ça, j'ai des ennuis d'argent.

RENÉ.

La dame de pique, hein ?

HENRI.

Je déteste les cartes.

RENÉ.

Ah! tant mieux pour toi.

HENRI.

Mais, j'adore les courses... et elles me coûtent chaud.

RENÉ.

Tu n'as donc pas de renseignements?

HENRI.

J'en ai de trop... C'est bien pour cela...

RENÉ, se lève.

Moi, je trouve ce jeu-là encore plus ridicule que l'autre.

HENRI.

Parce que tu n'aimes pas les chevaux... Sans ça...

RENÉ.

Si c'est pour les chevaux, farceur... tu peux y aller sans jouer.

HENRI.

Enfin, c'est mon faible... qui n'a pas son faible ? Tu as ton faible, toi?

RENÉ.

Parbleu! tout comme un autre!

HENRI.

Et c'est?

RENÉ.

Chtt!

HENRI.

Qu'est-ce qu'il y a?

RENÉ.

Parce que ma femme a cela en horreur... la bicyclette!

HENRI.

Non !... Ah! mon pauvre ami!... toi aussi?

RENÉ.

Si tu en goûtais, tu ne ferais plus que ça .... (Gabrielle entre par la gauche.) Ma femme!

SCÈNE V

LES MÊMES, GABRIELLE.

RENÉ.

Ma chère amie, je te présente un de mes bons camarades, M. Henri de Bressac.

GABRIELLE, lui tendant la main.

Je suis enchantée, Monsieur.

HENRI.

Et moi, très heureux de faire votre connaissance, Madame.

GABRIELLE.

Asseyez-vous donc, je vous en prie.

Il s'assied sur une chaise entre René et Gabrielle.

HENRI.

Merci!

Ils s'asseyent. — Long silence. — Ils sourient tous. René remue sa jambe, Gabrielle et Henri le regardent, il s'arrête.

RENÉ.

Dis donc, Gabri?...

GABRIELLE.

Plaît-il?

RENÉ.

Très jolie, ta robe... n'est-ce pas, Henri?

HENRI.

Jolie n'est pas le mot... ravissante!

GABRIELLE.

Tu as tort de demander cela... et Monsieur est trop indulgent... une vieille robe de l'an dernier.

RENÉ.

Comment, une vieille robe!... C'est pourtant celle qu'on t'a apportée hier.

GABRIELLE, vexée.

Tu te trompes tout à fait.

RENÉ.

Mais enfin...

GABRIELLE, de même.

Je te répète que tu te trompes... Est-ce drôle d'insister.

HENRI.

Puisqu'on te dit que tu te trompes, tais-toi donc, sapristi!

GABRIELLE.

A la bonne heure, Monsieur, défendez-moi! (Un temps.) As-tu averti que Suzanne venait dîner ?

RENÉ.

Non, pas encore.

GABRIELLE.

C'est une amie... une amie intime... une femme de beaucoup d'esprit du reste.

RENÉ.

Et veuve, par dessus le marché!

HENRI.

Toutes les qualités alors!... Veuve! Comme ce mot sonne bien... ne trou-

vez-vous pas, Madame?... Et toi, ne trouves-tu pas?

RENÉ.

Veuve?... Non!

HENRI.

Pour ma part, chaque fois que je l'entends, il me semble que je vois une femme gentille, pas trop grande... jolie à croquer dans son costume tout noir, et promenant partout un petit air désolé qui lui sied à ravir.

RENÉ.

Tu es bon, toi, toutes les veuves n'ont pas vingt-cinq ans... il y en a qui en ont cinquante.

HENRI.

Eh bien, celles-là, je ne les vois pas, voilà tout!

GABRIELLE.

Suzanne n'a aucun chagrin, elle... Son mari s'est si mal comporté.

HENRI.

Elle ne porte pas le deuil, alors?

GABRIELLE.

Le demi-deuil... forcément... pour le monde.

HENRI.

Tenez, Madame, moi qui suis la franchise même... car je suis la franchise même, n'est-ce pas, René?

RENÉ.

Je ne sais pas... il y a si longtemps que je ne t'ai vu...

GABRIELLE.

C'est aimable, ce que tu dis là.

HENRI.

Aussi, c'est à vous toute seule que je raconterai ca.

GABRIELLE.

C'est ça!

RENÉ, en riant.

Il est vexé! Ah! ah!

GABRIELLE.

Je vous préviens que vous allez faire un dîner détestable.

HENRI.

Je suis absolument tranquille, chère Madame, même quand il est bon... on dit toujours cela.

SOPHIE, entre par le fond. Allant à René, à mi-voix.

Il y a quelqu'un de chez Bourdier qui demande à parler à Monsieur.

RENÉ, se lève.

C'est bon, j'y vais.

Sophie sort.

GABRIELLE.

Qu'est-ce que c'est?

RENÉ.

Rien, rien... c'est pour ma bicyclette.

HENRI.

Ton caoutchouc est crevé?

RENÉ.

Tu l'as dit. Maintenant, conte à ma femme ton histoire, elle brûle d'impatience... Tiens, regarde-la, ma femme. (En l'embrassant.) N'est-ce pas qu'elle est charmante?

GABRIELLE, se défendant et avec humeur.

Reste donc tranquille, voyons!

René remonte vers le fond à droite.

HENRI.

Ce qu'il y a de malheureux, c'est que Madame ne soit pas veuve.

RENÉ, en sortant.

Dis donc, toi?

Il sort.

SCÈNE VI

HENRI, GABRIELLE.

Long silence.

HENRI.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que c'est bizarre d'avoir rencontré René comme ça, après des années?

GABRIELLE.

Si! (Long silence.) Vous étiez deux bons camarades au collège?

HENRI.

Oui, nous ne nous sommes brouillés qu'une seule fois, je crois.

GABRIELLE.

Ah! pourquoi?

HENRI.

Ma foi, je ne me souviens plus... Je ne me rappelle qu'une chose... il avait tort et c'est moi qui fus puni. Du reste, je n'ai jamais eu de chance dans ma vie.

GABRIELLE.

Vraiment?

HENRI.

Ainsi, vous ne savez pas ce que je me suis dit tout à l'heure quand vous êtes entrée?

GABRIELLE.

Non!

HENRI.

Je me suis dit : Voilà, ça continue, il a toutes les veines, lui!... Oh! le mâtin! pardonnez-moi l'expression... A-t-il une jolie femme!

GABRIELLE.

Oh! monsieur de Bressac!... ça m'étonne de votre part.

HENRI.

De vous trouver jolie?

GABRIELLE.

Que vous fassiez des compliments...

HENRI.

Eh bien, parole d'honneur... je n'en fais jamais, c'est le premier.

GABRIELLE.

C'est vrai, ce mensonge-là?

HENRI.

Le mensonge, je déteste ça... la banalité encore plus... Et puis, à mon avis, du moins, faire la cour à une femme, c'est absolument ridicule.

GABRIELLE.

Ah!

HENRI.

Et « faire la cour » comme ces trois mots sont épiciers! Bref, ça ne rime à rien, de faire l'imbécile et de répéter cent cinquante fois par minute les mêmes choses et les mêmes inepties.

GABRIELLE.

Pourtant, c'est gentil quand on s'aime.

HENRI.

Quand on s'aime?... D'abord, quand on s'aime, on ne parle pas, c'est bien simple... on se regarde, on baisse les yeux, on se serre le bout des doigts, puis, de temps en temps, après de longs silences, on lance des phrases comme celles-ci, par exemple : « Je vous adore, et vous? » là, il y a une pause, et « toujours... » ensuite, arrive le « comme vous me connaissez peu ! » le mot « toujours » revient, on rebaisse les yeux, on se resserre les doigts, les longs silences recommencent, l'homme a l'air plus bête que la femme... la femme qui va moins vite de l'avant, a l'air moins passionné que l'homme... et voilà, je crois, ce que c'est que deux gens qui s'aiment.

GABRIELLE.

Pour un jeune homme, savez-vous que vous semblez joliment blasé.

HENRI.

Moi, non !

GABRIELLE.

D'ailleurs, d'après ce que René m'a conté... (Gênée.) Oh ! non... je ne peux pas vous dire ça !

HENRI.

Pourquoi, il me semble que je vous connais depuis des mois, déjà !

GABRIELLE.

Ah !

HENRI.

Mais oui !

GABRIELLE.

C'est très aimable !

HENRI.

Non, c'est simple.

GABRIELLE.

Alors, ne le grondez pas... il m'a déjà mise au courant d'un tas de choses sur votre compte.

HENRI.

C'est un ami, parbleu !

GABRIELLE, après avoir hésité.

Vous êtes, paraît-il... Non vraiment, ce n'est pas possible.

HENRI.

Je vous en prie... Courage donc !

GABRIELLE.

Vous êtes un grand...

HENRI.

Un grand quoi ?

GABRIELLE.

C'est que c'est très difficile... un grand coureur!

HENRI.

Moi! moi! il a osé dire cela!... Ah bien, il a du toupet, par exemple.

GABRIELLE.

Ce n'est pas vrai?

HENRI.

Ce n'est pas vrai du tout, même!... Je suis le garçon le plus... comment dirais-je... le plus rangé, le plus sérieux... le plus... Tenez, je ne me connais qu'un gros défaut.

GABRIELLE.

Et peut-on vous demander lequel, sans indiscrétion?

HENRI.

J'adore les bals, les fêtes, les soirées, j'adore la danse, les belles toilettes...

GABRIELLE, s'animant.

Mais, ce n'est pas un défaut, ça !

HENRI.

René aussi, du reste, je crois.

GABRIELLE.

Lui! quelle erreur! Voilà une éternité que je n'ai pas été dans le monde.

HENRI.

Allons donc !

GABRIELLE.

Et que je n'ai pas fait un tour de valse.

HENRI.

Ce n'est pas possible !

GABRIELLE.

Et j'en suis folle.

HENRI.

Et vous avez raison... C'est la vie, ça... Comment, il est comme ça... lui, qui dans le temps... c'est extraordinaire... je n'en reviens pas.

GABRIELLE.

Aussi, je vous l'avoue... j'en suis navrée.

HENRI.

Parbleu! je conçois cela!... (Un temps. Et le théâtre... tenez... voilà encore une de mes passions!... les drames... les gros drames... Aimez-vous cela, les gros drames?

GABRIELLE.

Non, pas beaucoup.

HENRI, vivement.

Moi non plus, du reste.

GABRIELLE.

J'aime mieux le café-concert.

HENRI.

Moi aussi... Pour vous prouver jusqu'à quel point j'en suis toqué, j'y suis allé quatre fois cette semaine.

GABRIELLE.

Oh ! quatre fois !

HENRI.

Je profite de l'existence comme vous voyez !... Si nous passons notre vie à nous cloîtrer, à nous encroûter chez nous, autant nous suicider tout de suite.

GABRIELLE, rêveuse.

C'est très juste, ce que vous dites là.

HENRI.

Mais certainement. Et puis, sapristi, regardez-vous donc dans la glace !

GABRIELLE, effrayée.

Qu'est-ce que j'ai?

HENRI.

Vous avez que vous êtes adorable, et qu'un mari devrait être heureux et fier de se promener partout avec vous. (Un temps.) Moi, je serais à sa place, que tous les soirs, je serais dehors.

GABRIELLE.

Tous les soirs, c'est peut-être beaucoup.

HENRI, vivement.

Oui, je suis de votre avis, c'est beaucoup. Allons, il faut s'amuser pendant

qu'on est jeune... on ne l'est qu'une fois. (Un temps.) Ah ! tenez, si j'étais Mareuil... car plus je vous vois... plus je vous trouve charmante... jolie...

GABRIELLE.

Oh ! prenez garde, monsieur de Bressac... vous allez me faire la cour...

Il se lève.

HENRI.

Moi, après ce que je viens... Et le mal serait-il bien grand si cela était...

GABRIELLE.

A la femme d'un de vos amis.

HENRI, réfléchissant.

A la femme d'un de mes... oui, je comprends... mais j'ai des idées tellement larges, moi !...

GABRIELLE.

Et le coup de foudre par dessus le marché, n'est-il pas vrai?

HENRI.

A vous parler net, non !... Je suis très difficile !... En ai-je le droit ? je l'ignore... je suis très difficile tout de même, et selon moi, si l'on met huit jours pour voir si quelqu'un vous plaît, c'est un comble et de la folie, sérieusement?

GABRIELLE.

Je ne connais pas votre caractère, mais il me semble que vous devez toujours être très aimable, très entreprenant avec les femmes.

HENRI.

Parole d'honneur, vous êtes dans l'erreur.

GABRIELLE.

Comme vous jurez facilement !

HENRI.

Eh bien, ça, c'est pour qu'on me croie plus vite.

GABRIELLE.

Vous devez me trouver très indiscrète, n'est-ce pas?

HENRI.

Mais, pas du tout... pas du tout... au contraire...

Un silence.

GABRIELLE.

Je me demande ce que René peut bien faire. (Henri va regarder le portrait de Gabrielle.) Comment le trouvez-vous?

HENRI.

Ah! joli portrait... bonne peinture... De qui est-il?

GABRIELLE.

D'un jeune, d'un... inconnu.

HENRI.

Il vaudra cher plus tard.

GABRIELLE.

Croyez-vous?

HENRI.

J'en suis sûr. Regardez « l'Angelus, » qu'est-ce que ça valait? Rien du tout ou presque rien... Aujourd'hui il augmente tous les jours... (S'éloignant du portrait.) Exquises... ces lignes du cou.

GABRIELLE.

Vous aimez les tableaux?

HENRI.

Moi... Enormément... c'est encore une de mes passions... Ainsi le musée du Louvre n'a plus de secrets pour moi.

GABRIELLE.

Je ne l'ai jamais visité.

HENRI.

Allons donc !

GABRIELLE.

Mais René ne me mène nulle part.

HENRI.

Quel dommage ! (Un temps.) Ah ! le « Naufrage de la Méduse!... » Et la « Joconde » ! Et bien d'autres encore... Vraiment, si j'osais...

GABRIELLE.

Si vous osiez?...

HENRI.

Mais je n'ose pas, à mon tour !

GABRIELLE.

C'est donc bien grave !

HENRI, vivement.

Grand Dieu, non... Je vous proposerais de vous y accompagner une de ces après-midi.

GABRIELLE, se lève et passe.

L'offre que vous me faites est très gracieuse... Mais René ne serait peut-être pas content. Réfléchissez.

HENRI.

C'est tout réfléchi et je le crois plus intelligent que ça !... Et puis, en plein jour, quelle plaisanterie !... Ah ! si c'était le soir... je ne dis pas... Enfin, je serais

positivement curieux de constater l'effet que fera sur vous « l'Enlèvement des Sabines ! » (Un temps.) Voulez-vous ?

GABRIELLE.

Voyons, monsieur de Bressac, c'est de l'enfantillage ? (Elle passe.) Il est certain que le plaisir serait très grand pour moi, mais...

HENRI, vivement.

Oui, je comprends tout à fait... Vous avez peur sans doute qu'on jase... qu'on chuchote ?

GABRIELLE.

Oh ! ma foi non, les potins me laissent absolument froide... (Un temps.) Interrogez René ; s'il accepte... moi, je ne demande pas mieux.

HENRI, l'air ennuyé.

Ah ! vous voulez... bon !... (Un temps. Pourtant, s'il dit oui, ça n'empêchera pas les mauvaises langues de marcher !

GABRIELLE.

C'est juste, mais je serai plus à mon aise... (Un temps.) Du reste, vous devez être un galant homme, j'en suis sûre !

Un silence.

HENRI.

Et la discrétion même, chère Madame.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉ, entre, par la droite.

RENÉ.

Je te demande pardon, cher ami. (Bas à Gabrielle.) Comment le trouves-tu?

GABRIELLE, bas.

Comme ça!

RENÉ.

Tu es difficile.

HENRI, négligemment.

Ah! dis donc... Je vais au Louvre demain, viens-tu avec moi?

RENÉ.

Non, les magasins c'est bon pour les femmes.

HENRI.

Je te parle du musée.

RENÉ.

Ah! c'est autre chose!... Eh bien, qu'est-ce que tu veux que j'aille y faire?

HENRI.

Voir les tableaux donc.

RENÉ.

Je te remercie... tu es très gentil... mais lever le nez pendant deux heures et sortir de là avec un torticolis... non.

HENRI.

Et vous, Madame?

RENÉ.

Oh! ma femme...

GABRIELLE.

Mais, si René m'y autorise?...

RENÉ, étonné.

Comment tu... C'est comme tu voudras... mais tu ne t'y amuseras pas.

GABRIELLE, vexée.

Et pourquoi cela, je te prie?...

HENRI.

Oui, pourquoi?

RENÉ.

Je n'en sais rien... il faut s'y connaître beaucoup.

GABRIELLE.

M. de Bressac aura l'obligeance de m'expliquer, j'espère.

RENÉ.

Tu y connais donc quelque chose, toi?

HENRI.

Oui... assez!

RENÉ, n'ayant pas l'air de croire.

Ah!

HENRI.

Quoi?... Ah!... ça t'étonne?

RENÉ.

Non!

On entend sonner.

GABRIELLE.

Voilà Suzanne.

Elle remonte vers le fond.

RENÉ, bas à Henri.

Dis donc?

HENRI.

Hein?

RENÉ.

Ma femme ne t'a pas dit trop de mal sur mon compte?

HENRI.

Pas le moins du monde... Pour quelle raison me demandes-tu cela?

RENÉ.

Pour rien... ça me surprend, voilà tout.

Suzanne entre par le fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Bonjour... (A René.) Bonjour, vous... (Apercevant Henri.) Monsieur...

GABRIELLE et RENÉ, en même temps.

Ma chère Suzanne...

RENÉ, à Gabrielle.

Va, toi...

GABRIELLE.

Un camarade de mon mari, M. Henri de Bressac... Ma meilleure amie, madame Lancey.

HENRI, saluant.

Madame... (A part.) Elle est gentille aussi.

SUZANNE.

Tu aurais pu me prévenir que tu avais du monde à dîner, vraiment! Vois comme je suis faite, fagotée, je n'ai pas même eu le temps de changer de robe.

GABRIELLE.

Coquette !

SUZANNE.

Oh ! tu sais bien que je ne le suis pas du tout. Qui est-ce ce jeune homme ?

Elles parlent à voix basse.

HENRI, bas à René.

Ça lui va joliment bien le demi-deuil.

RENÉ.

C'est bien pour cela qu'elle le porte.

HENRI.

Et puis, ces cheveux noirs.

RENÉ.

On dirait qu'elle se les fait teindre exprès, hein ?

HENRI.

C'est-à-dire que si j'étais femme, mon

rêve serait de perdre mon mari pour m'habiller comme ça!

RENÉ.

Tu as des idées plutôt folichonnes, toi.

SUZANNE, haut.

Viendras-tu demain pour aller à la messe?

GABRIELLE.

Oui, à dix heures.

RENÉ, à mi-voix.

Elle est dévote aussi?

RENÉ.

Assez, mais pas autant que ma femme.

UN DOMESTIQUE.

Madame est servie.

RENÉ, offrant son bras à Suzanne.

Ma chère Suzanne?

SUZANNE.

Mon cher René.

HENRI, offrant son bras à Gabrielle.

Madame...

GABRIELLE, à mi-voix.

N'est-ce pas qu'elle est charmante, mon amie?

HENRI.

Tout à fait... mais moi, je n'aime que les blondes.

GABRIELLE, souriant.

Ah!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Un salon assez coquet, mais pas trop grand. Portes au fond. Portes latérales. La porte de droite qui donne sur un cabinet de toilette est ouverte au lever du rideau ; il n'y a personne en scène. On entend chanter un air quelconque.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, HENRI.

JEAN, entrant par le fond.

Voilà la boutonnière de Monsieur.

HENRI.

C'est bon, mettez-la sur la table.

JEAN.

Monsieur a-t-il besoin de moi?

HENRI, entre en scène en chantant, puis s'arrête

Non, pas pour le moment. (Il dépose sur une chaise son veston ; il est en bras de chemise. Il fait beau, hein?

JEAN.

Un temps superbe, Monsieur. Ces bottines neuves ne font pas mal à Monsieur?

HENRI.

Non. (Un temps.) Le cordonnier n'a rien dit? il n'a pas présenté sa facture?

JEAN.

Si, mais je lui ai dit que Monsieur dormait et que je ne pouvais pas le réveiller.

HENRI.

Parfait ! (Un temps.) Ma lorgnette est nettoyée ?

JEAN.

Oui, Monsieur, elle est sur la cheminée.

HENRI.

Eh bien, allez donc jusque chez la marchande de journaux, vous m'achèterez le *Jockey*.

JEAN.

Bien, Monsieur.

Il sort par le fond.

SCÈNE II

HENRI.

Ouf!... Enfin!... Libre!... En voilà encore un mot qui sonne bien! (Un temps.) Quand je pense que je vais pouvoir aller aux courses tout seul!... Il n'y a pas à dire, ça c'est une veine ou je ne m'y connais pas. Et puis, plus de questions, plus de conseils, plus de morale : « Ne joue pas trop, sois raisonnable, sois sage. » Fini!... je n'entendrai plus ça!... (Un temps et en se levant.) Ah! nom d'un petit bonhomme, ça été dur tout de même. J'ai cru que je n'y arriverais jamais, je ne me figurais pas que c'était si difficile de dire à une femme : « Faut nous

quitter, je ne t'aime plus, je n'ai plus qu'une grande affection pour toi. » (Un temps.) Quand Margot faisait ses malles, là, devant moi, en pleurant, j'ai senti que j'allais presque céder... Au fond, ça prouve que j'ai bon cœur, voilà tout. (Il se lève, va à la cheminée.) Oh ! puis quoi, ça ne pouvait pas durer plus longtemps. (Un temps. Il se regarde dans la glace, il met sa fleur.) Je ne sais pas à quoi ça tient, mais il me semble que j'ai rajeuni de cinq ans aujourd'hui... J'ai une rude mine ! (Un temps.) En somme, avec Marguerite, je suis absolument tranquille, elle a de l'amour-propre comme pas une, elle ne reviendra plus m'ennuyer... Oui, c'est une affaire bien terminée. (Un temps.) Dire qu'elle n'a pas voulu accepter ça, pas un sou !... Ah ! non,

ce qu'elle est fière... c'est rare chez les femmes. (Un temps et l'air songeur.) Pauvre fille, c'était une bonne créature, douce, dévouée, désintéressée... Que peut-elle faire en ce moment? (Vivement.) Ah ! n'y pensons plus, ça me ficherait la guigne.

SCENE III

HENRI, JEAN.

JEAN, lui donnant le *Jockey*.

Voilà, Monsieur.

HENRI.

Merci. La voiture est en bas?

JEAN.

Non, pas encore.

HENRI.

Vous me préviendrez quand elle sera là, hein?

JEAN.

Oui, Monsieur.

Il sort.

SCÈNE IV

HENRI, puis JEAN.

HENRI, seul, s'assied sur le canapé, puis déplie son journal.

Voyons un peu ça... Première course: Belcito, Cermoise, Bien-fichu, Ma Bergère, Coquelin 4... Pas mauvais tout cela... Chose m'a donné Ma Bergère... Eh! eh! 54 kilos, ça pourrait bien gagner... En effet. (Lisant.) Bien-fichu...

bonne bête aussi, ça... Fanny, oh! Cette jument-là, pas un clou!... (En se levant.) Enfin, nous verrons tout cela là-bas... Mes clefs... Allons, bon, où sont-elles?... Ah! les voilà... Où Margot a-t-elle laissé les siennes?... (On entend sonner.) Qui est-ce qui vient encore m'ennuyer? Peut-être un créancier... Faut que j'enlève tout ça... (Il retire sa lorgnette et sa fleur.) Ils sont tellement roublards, ces gens-là, qu'ils s'aperçoivent du premier coup quand on est en fonds. (Jean entre. — A mi-voix.) Dites que je n'y suis pas, sapristi!...

JEAN.

C'est une dame, Monsieur.

HENRI.

Quoi? une dame? Quelle dame?

JEAN.

Ma foi, je ne la connais pas... et puis elle est tellement voilée...

HENRI

Ah! sacredié! Je parie cent sous que c'est Gabrielle... Répondez que je suis sorti depuis une demi-heure... Non, faites entrer... On serait capable de m'attendre en bas et je raterais mes courses. (Jean sort.) C'est toujours comme ça quand j'ai des renseignements sûrs.

SCÈNE V

HENRI, SUZANNE, entrant par le fond.

HENRI, se précipitant vers elle.

Ma chère amie, il m'est totalement impossible... madame Lancey !

SUZANNE, enlevant vivement son voile.

Pardon de vous déranger.

HENRI.

Ah ! vraiment, je ne pouvais pas supposer... Mille et mille excuses, chère Madame... Asseyez-vous donc, je vous en prie.

SUZANNE.

Merci.

HENRI.

Je suis tellement surpris, tellement heureux... tellement...

SUZANNE.

Vous êtes bien seul ?

HENRI.

Absolument.

SUZANNE.

Je puis donc parler haut?...

HENRI.

Tout à votre aise.

SUZANNE.

Du reste, je n'en ai que pour quelques minutes.

HENRI.

Mais je ne suis pas pressé, je vous assure.

Un temps.

SUZANNE.

D'abord, je compte sur votre discrétion, n'est-ce pas?

HENRI.

Ne pas y compter serait me faire injure... Une tombe, Madame, une vraie tombe.

SUZANNE.

Bon. Alors, j'irai droit au but.

HENRI.

C'est ça.

Un silence.

SUZANNE.

Je viens de la part de Gabrielle.

HENRI.

Comment dites-vous?

SUZANNE.

Vous avez cependant bien entendu.

N'importe, je viens de la part de madame Mareuil. Inutile de vous le cacher plus longtemps. Je sais tout, je suis au courant de tout.

HENRI.

Tout quoi?

SUZANNE.

Tout ce qui s'est passé entre vous. Excusez-la si elle s'est confiée à moi, mais vous ne l'ignorez pas, je suis sa seule, sa meilleure amie... donc son unique confidente.

HENRI.

Il est certain, Madame, qu'elle ne pouvait pas mieux choisir.

SUZANNE.

Vous êtes très aimable.

HENRI.

Néanmoins, je trouve qu'elle aurait pu garder tout cela pour elle.

SUZANNE.

Oh ! ne lui en veuillez pas, je vous en prie.

HENRI.

Je ne lui en veux pas, je constate.

SUZANNE.

Elle a eu et elle a encore tant de chagrin.

HENRI.

Ah !... (Vivement.) Mais moi aussi, chère Madame, moi aussi, je vous le garantis.

SUZANNE.

Depuis quinze jours, elle ne cesse de pleurer.

HENRI.

Elle a grand tort... Allons, ce n'est pas raisonnable.

SUZANNE.

Si vous pouviez la voir, elle vous ferait pitié, je vous assure.

HENRI.

Ça, j'en suis persuadé.

SUZANNE.

Il y a environ deux mois que vous avez revu votre ami Mareuil.

HENRI.

Oui, à peu près.

SUZANNE.

Pendant le premier mois ce fut pour Gabrielle une vie nouvelle... la vie rêvée.

HENRI.

J'en suis enchanté, mais vraiment...

SUZANNE.

Elle vous a livré son cœur, elle vous a livré son âme...

HENRI, vivement.

Il est certain que c'est une nature généreuse. Je ne peux pas dire le contraire.

SUZANNE.

Et brusquement, sans raison, vous brisez la corde qui vous liait. (Un temps.) Entre nous, monsieur de Bressac, ça n'est pas gentil.

HENRI.

Ça n'est pas gentil... ça n'est pas gentil... Permettez, chère Madame... c'est très facile à dire.

SUZANNE.

En somme, madame Mareuil n'est pas la première venue.

HENRI.

Certes!

SUZANNE.

C'est une femme du monde, il ne faut pas l'oublier.

HENRI.

Mais je ne l'oublie pas un instant, je vous l'affirme.

SUZANNE.

Eh! vous la traitez un peu...

HENRI.

Mais je ne la traite pas, Madame, je ne la traite nullement, je vous le jure.

SUZANNE.

Enfin, depuis quinze jours, elle vous écrit lettre sur lettre... et que vous demande-t-elle?... Une réponse. Depuis quinze jours, elle va matin, après-midi et soir à la poste... et rien, toujours rien.

HENRI.

C'est si dangereux d'écrire.

SUZANNE.

Quelle mauvaise excuse, avouez-le? Et si ce n'était que ça! Mais elle est déjà venue cinq fois cette semaine pour vous voir et vous n'y êtes jamais... Il y a un mois, vous y étiez toujours.

HENRI.

Le hasard, les affaires...

SUZANNE.

On dirait que vous la fuyez.

HENRI.

Moi? Oh! quelle erreur... tenez, Madame, en voilà une erreur.

SUZANNE.

Ainsi, la dernière fois que vous avez dîné chez elle, elle vous glissa un billet dans la main.

HENRI.

Eh bien, mais je l'ai lu.

SUZANNE.

Oui, mais vous ne répondîtes même pas par un signe.

HENRI.

J'avais peur que René ne s'aperçût de la chose... et puis voulez-vous que

je vous parle franchement? Vous me connaissez peu, je suis la franchise même, moi.

SUZANNE.

Oui, Gabrielle me l'a dit.

HENRI, ravi.

Ah! vous voyez... mais pardon. (Il se lève.) Enlevez donc votre écharpe qui vous sied à ravir, du reste.

SUZANNE, l'air enchanté, vivement.

Vraiment?

HENRI.

Oh! elle a une coupe... C'est comme ça qu'on attrape un chaud et froid...

SUZANNE.

Elle ne me gêne pas et je vais être forcée de me sauver.

HENRI.

Je n'insiste pas. (A part.) Elle est charmante. (Haut.) Je suis avant tout un homme qui possède des idées propres.

SUZANNE.

J'en suis certaine.

HENRI.

De plus, sans en avoir l'air peut-être, je suis délicat... oh! mais d'une délicatesse... Vous êtes très mal sur cette chaise... Ce fauteuil, je vous en prie.

SUZANNE, se levant, va s'asseoir.

Allons, pour vous faire plaisir.

HENRI, à part.

Elle est exquise! (Haut.) Donc, je le répète, je suis délicat, il y en a même qui trouvent que je le suis par trop

Enfin, chacun ses goûts. (Un temps.) Les premiers jours, je fus très aimable avec madame Mareuil. Etre aimable avec une femme, c'est la moindre des choses. Ne vous semble-t-il pas, Madame?

SUZANNE.

Absolument.

HENRI.

Bon, je me disais : « Tu te conduis en somme comme tout homme bien élevé doit se conduire, puis, petit à petit, j'ignore comment c'est venu, un soir... Etait-ce un soir? Oui, c'était un soir, j'osai lui avouer qu'elle me plaisait beaucoup, énormément; elle fut surprise de mon aplomb, si je puis m'exprimer ainsi et... et quelques minutes après, elle m'en dit autant. Une semaine se passa et...

oui. (Un temps.) D'abord tout cela m'enchanta! René, le mari, le camarade, ne comptait pas, n'existait pas pour moi... J'adorais sa femme, n'est-ce pas? (Sans conviction.) Je l'adore encore, du reste. Puis un beau matin, il y a de cela trois semaines, je trouvai subitement ma conduite honteuse... ah! mais là tout à fait honteuse... Et pourtant, je ne me juge jamais très sévèrement... Comment, m'écriai-je, tromper à ce point un ami de collège... quand je pense qu'à dîner, souvent quand il me frappait sur l'épaule en me disant : allons, vieux, ne te gêne pas, tu es ici chez toi, sa femme me poussait du pied sous la table.

SUZANNE.

Quelle imprudence!

HENRI.

Je devenais pâle comme un mort, moi.

SUZANNE.

Je comprends cela aisément.

HENRI.

Et cependant, je ne pâlis pas facilement. Et puis, il me passait les plats avant lui, me servait à boire, m'offrait des cigares!... Je ne pouvais plus supporter cela, ma conscience se révoltait, il me semblait que je me dégradais... (Il se lève. — Un temps.) Encore une fois, et Dieu sait si je suis sincère, je l'aime beaucoup. Il y en a certes qui n'agiraient pas ainsi, mais je suis délicat, c'est plus fort que moi.

Il se rassied.

SUZANNE.

Voilà qu'il m'est très difficile de vous répondre et vous me mettez dans un grand embarras.

HENRI.

Comment ça?

SUZANNE.

Malgré moi, je ne peux pas vous donner tort... tout ce que vous venez de me dire est très honnête, très loyal. Les hommes tels que vous sont rares.

HENRI.

Je le crois, Madame, mais moi je suis comme ça.

SUZANNE.

D'un autre côté, vous donner raison, c'est vous encourager à cesser toute re-

lation, à rompre avec madame Mareuil. Vous êtes assez grand pour savoir ce que vous devez faire, certes... et si je vous approuvais, Monsieur, je ferais un chagrin énorme à mon amie.

HENRI.

Je comprends bien, parbleu !

SUZANNE.

J'étais très gênée déjà de venir chez vous de sa part. Je vous avoue maintenant que je suis très ennuyée! Ce sont des commissions très pénibles et je m'aperçois que l'amitié... Car je n'hésiterais pas une minute à me jeter au feu pour elle, ses joies me ravissent, ses peines me touchent profondément, je vous assure... Néanmoins, je suis absolument forcée de constater que

vous agissez en parfait galant homme.

HENRI.

Vous êtes vraiment trop bonne.

SUZANNE.

Ne croyez pas cela, je suis juste, voilà tout. (Elle se lève. — Un temps.) Dieu! qu'elle a eu tort de commettre une pareille folie! (Un temps.) En somme, tu es mariée, lui ai-je dit, il y a quelques jours; ah! si tu étais libre de tes actions (Henri se lève.) ce serait une autre affaire; si tu pouvais aller de droite et de gauche, comme moi, par exemple, sans en rendre compte à personne... parfait... Mais ce n'est pas ton cas, loin de là.

HENRI.

C'est aussi très juste, ce que vous dites là.

SUZANNE.

« Et encore, si tu étais à ma place, il te faudrait faire très attention tout de même et ne pas agir pour cela trop à la légère... C'est plus sérieux que tu ne le crois tout cela. » Mais que voulez-vous, Monsieur? et vous le savez sans doute aussi bien que moi, il est mathématiquement impossible de raisonner avec quelqu'un qui aime.

HENRI.

Ça, c'est vrai... Ainsi, j'ai aimé il y a cinq ans et...

SUZANNE, vivement et l'air heureux.

Vous n'aimez donc pas Gabrielle? (Se reprenant, très sévère.) Oh! ce n'est pas bien, monsieur de Bressac.

HENRI.

Si... mais avec elle, ce n'est pas la même chose.

SUZANNE.

Du reste, il me semble que de se cacher tout le temps et se parler continuellement dans les coins, ce doit être irritant à la longue.

HENRI.

Parfaitement. C'est vivre dans des transes perpétuelles! Quand on se dit quelque chose tout bas, on ne peut même pas se regarder parce qu'il faut regarder autour de soi si on vous regarde... Et puis, il faut toujours avoir une phrase toute prête dans son sac, dans le cas où l'on s'approcherait de vous, pour avoir l'air de continuer une

conversation commencée... (Un temps.) En somme, c'est un vilain métier.

SUZANNE.

C'est ce qui prouve que lorsqu'on est marié on doit rester tranquille.

HENRI.

Mais je suis absolument de votre avis, chère Madame, et permettez-moi de vous dire que vous raisonnez avec un bon sens extraordinaire... (Un temps.) Ah ! si madame Mareuil était veuve, par exemple...

SUZANNE.

Mais elle ne l'est pas.

HENRI.

Voilà.

Un silence.

SUZANNE, se lève.

N'importe, en venant, j'ai fait mon devoir d'amie. Agissez donc à votre guise. Pour elle comme pour vous, il est certain qu'il vaudrait peut-être mieux que tout cela se terminât promptement.

HENRI.

N'est-ce pas?

SUZANNE.

Je vous prie seulement de ne pas raconter à Gabrielle quelle a été mon opinion sur tout cela.

HENRI.

Vous pouvez être tranquille, chère Madame, c'est entre nous.

SUZANNE.

Elle m'est trop chère pour que je lui

fasse la moindre peine ; donc, attendez-la ici et répétez-lui tout ce que vous venez de me dire.

HENRI.

Comment, elle va venir !

SUZANNE.

Oui.

HENRI.

C'est que je suis attendu justement.

SUZANNE.

Ça ne fait rien... Vous pouvez bien faire cela pour moi. Voyons, monsieur de Bressac?...

HENRI.

Avec un sourire comme celui-là, Madame, on ne peut rien refuser.

SUZANNE.

Tâchez de vous quitter bons amis. (Elle remonte.) Elle serait si heureuse cependant si... (Lui tendant la main.) Au revoir.

HENRI.

Au revoir, chère Madame.

SUZANNE, sur le seuil de la porte au fond.

Aussitôt mon deuil terminé, j'espère que vous voudrez bien me faire la gracieuseté de dîner un jour chez moi.

HENRI.

Mais avec le plus grand plaisir.

SUZANNE.

Au revoir.

HENRI, lui ouvrant la porte.

Pardon...

Ils sortent tous les deux. Henri revient.

SCÈNE VI

HENRI, seul.

Si je m'attendais à cette visite-là, par exemple ! Est-elle assez jolie tout de même... Et puis c'est un bon petit cœur... et puis elle n'a pas de mari, c'est une qualité de plus... (Regardant sa montre.) Sacredié de sacredié va ! une heure et demie. Oh ! mais faudrait pas qu'on s'amuse à me faire rater mes courses. (Un temps.) Quelle guigne d'avoir rencontré ce René, il y a deux mois. Sa femme est charmante, certes !... Mais enfin !... (Allant à la cheminée.) Attends un peu... (Il met sa fleur.) Là (Sa lorgnette.) Et là... Comme ça elle comprendra que nous ne pouvons pas rester longtemps ensemble

aujourd'hui. (Un temps et se promenant dans toute la pièce, le nez en l'air.) Oh ! je me demande quelle est l'odeur que madame Lancey a sur elle... Dieu de Dieu que ça sent bon. Oh ! (On sonne. — Il se laisse choir sur le fauteuil, l'air navré.) Déjà !

SCÈNE VII

HENRI, GABRIELLE, entre par le fond.

GABRIELLE.

Vite... vite... Une chaise... Je suis brisée.

HENRI.

Vous êtes tombée dans l'escalier?

GABRIELLE.

Non. J'ai croisé quelqu'un au premier et j'ai cru que c'était René.

HENRI.

Qui était-ce?

GABRIELLE.

Je n'en sais rien... Je n'ai même pas regardé, vous devez bien le penser.

HENRI.

Alors, comment avez-vous pu croire que c'était lui?

GABRIELLE.

Est-ce que je sais?

HENRI.

Voulez-vous respirer quelque chose... Un peu d'eau de Cologne?

GABRIELLE.

Non, merci, ça va mieux... (Un temps.) Là, c'est fini... De ma vie je n'ai eu peur comme ça. (Un temps.) Enfin, je

vous trouve !... (Lui tendant la main.) Tenez !

HENRI, la lui serrant.

Là... du calme.

GABRIELLE, nerveuse.

Ça n'est pas cela.

HENRI.

Quoi ?

GABRIELLE, de même.

Mes gants !

HENRI.

Eh bien, ils sont très bien.

GABRIELLE.

Enlevez-les moi donc, voyons.

HENRI.

Ah bon.

Il tire les gants et les pose sur la table.

GABRIELLE, de même.

Et puis, mon chapeau.

HENRI, l'air très ennuyé.

Ah ! vous voulez aussi...

GABRIELLE, se calmant.

Oui, il me pèse.

HENRI, en le portant sur la table.

Voilà !

GABRIELLE.

Merci, mon ami. Et maintenant, Monsieur, venez ici près de moi et regardez-moi... Non, sur le canapé, nous serons plus à notre aise. (Elle se lève et va au canapé.) Eh bien ? (Henri va se mettre à côté d'elle, très ennuyé.) Allons regardez-moi. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? (Nerveuse.) Ah ! ne cherchez pas ce que

vous allez me dire, je vous en prie, répondez-moi tout de suite.

HENRI.

Vous ne me donnez pas le temps. (Un temps.) D'abord je vous ai écrit.

GABRIELLE.

Vous m'avez écrit ?

HENRI.

Parfaitement.

GABRIELLE.

Poste restante?

HENRI.

Poste restante.

GABRIELLE.

Aux initiales convenues ?

HENRI.

Aux initiales convenues: G. D.

GABRIELLE.

Pourquoi mentir ?

HENRI, en se levant.

Je mens ? Bon, parfait, entendu, réglé, n'en parlons plus alors.

GABRIELLE, se lève.

Enfin, j'y suis allée jusqu'à trois fois par jour et je n'ai jamais rien eu... C'est fou, ce que vous dites là.

HENRI.

C'est fou ?

Il s'assied sur le pouff devant la table, rageusement.

GABRIELLE, se lève et va vers lui.

Méchant, j'ai eu tort là, de vous parler ainsi.

HENRI.

Ah ! vraiment ?

GABRIELLE.

Expliquez-vous seulement.

HENRI.

C'est tout à fait inutile, car vous ne me croirez pas.

GABRIELLE.

Mais si, allons, ne vous énervez pas et soyez aimable.

HENRI.

Vous ne devinez pas? Eh bien, j'ai mis G. D. mais j'ai totalement oublié de mettre l'adresse de la poste.

GABRIELLE.

Quel étourdi vous faites! Et que me disiez-vous dedans?

HENRI.

Ce que je vous disais?

GABRIELLE.

Oui.

HENRI.

Mais un tas de choses.

GABRIELLE.

Elle était longue alors.

HENRI.

Sept pages !

GABRIELLE.

Que c'est malheureux qu'elle soit perdue !... (Un temps.) Vous devez avoir des contrariétés, n'est-ce pas, mon ami ?

HENRI.

Pourquoi ?

GABRIELLE.

Vous êtes si agité ! (Un temps.) Rappe-

lez-vous il y a quinze jours, quand vous étiez là... à mes genoux, vous vous souvenez?

HENRI.

Sûr que je me souviens.

GABRIELLE.

Vous n'avez donc pas trouvé le temps long?

HENRI.

Si, si.

GABRIELLE.

Alors pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner depuis une éternité?

HENRI.

J'attendais une réponse à ma lettre, parbleu! Et puis, ça ne se fait pas, je ne peux pas aller chez vous tous les soirs.

GABRIELLE.

Et ici pourquoi n'y êtes-vous jamais ?

HENRI.

J'ai eu beaucoup d'ennuis ces temps derniers.

Il se lève et passe.

GABRIELLE.

J'en étais certaine, vous voyez, je vous connais si bien. (Un temps.) Vous m'aimez, n'est-ce pas? (Un temps.) Vous ne voulez pas parler?

HENRI, énervé.

Vous me demandez toujours ça! Si je ne vous aimais pas, je ne serais pas là, à l'heure qu'il est, surtout ayant été prévenu par madame Lancey que vous alliez venir.

GABRIELLE.

Quelle bonne amie, n'est-ce pas ? Elle n'a pas hésité une minute. Elle a dû être très gênée ?

HENRI

Excessivement.

GABRIELLE, se lève.

J'espère maintenant que je n'aurai plus besoin d'elle, nous ne resterons plus ainsi des jours et des jours sans nous voir.

HENRI

Je ne demande pas mieux, mais...

GABRIELLE.

Mais...

HENRI.

J'ai si peur pour vous... Si René apprenait...

GABRIELLE.

Est-ce que j'ai peur, moi? mais je braverais le monde entier pour vous, vous m'entendez? (Très tendre.) Tu m'entends?

HENRI, très calme.

Oui, j'entends.

GABRIELLE.

Et pourtant c'est mal ce que je fais là.

HENRI.

C'est mal?

GABRIELLE.

Mais n'y pensons plus... la vie est si courte.

HENRI.

C'est ce que je disais ce matin, ma foi!

GABRIELLE, radieuse.

C'est vrai !

HENRI.

La vie est si courte qu'on est bien bête et bien sot de se créer des ennuis pour rien ! Quelque chose ou quelqu'un vous gêne? bon ! faut s'en débarrasser en deux temps, trois mouvements.

GABRIELLE.

Vous avez bien raison. (Apercevant sa lorgnette.) Tiens !

HENRI.

Eh bien ! oui, c'est ma lorgnette.

GABRIELLE.

C'était pour me voir venir plus vite?

HENRI.

Mais non... c'est pour l'arrivée aux courses.

GABRIELLE.

Vous allez aux courses?

HENRI.

Mon Dieu oui, tout à l'heure.

GABRIELLE, gentiment.

Répétez encore une fois ce que vous venez de dire.

HENRI.

Pourquoi? Je me suis mal exprimé? Je vais aux courses.

GABRIELLE, de même.

Croyez-vous?

HENRI.

Comment si je le crois? J'en suis sûr.

GABRIELLE, de même. — Elle s'assied sur le canapé.

Vraiment, Monsieur... (Un temps.) Alors baissez-vous un peu.

HENRI.

Mais...

Aux genoux de Gabrielle.

GABRIELLE.

Voulez-vous bien vite obéir... (Henri se penche.) Là ! (Elle lui enlève sa lorgnette.) Et ces fleurs ? (Elle les lui retire et les lui met dans la main.) Vous allez vous-même, les mettre à mon corsage... Embrassez... (Henri les met après un temps d'hésitation.) C'est ça... comme vous êtes gentil quand vous voulez ! (Il s'assied à droite. — Gabrielle, un temps, très tendre.) Cette journée ne m'appartient-elle pas ? C'est si rare quand nous pouvons rester quelques heures ensemble.

HENRI, à part.

Nom d'un petit bonhomme, va !

GABRIELLE.

Quoi?

HENRI.

Rien.

GABRIELLE.

Ça ne vous ennuie pas au moins de rester ici, avec moi, près de moi?

HENRI.

Oh! quelle plaisanterie!

GABRIELLE.

Je crains toujours que vous ne vous forciez d'être aimable pour ne pas me chagriner !... Pauvre ami! on a donc eu tant d'ennuis que ça? C'est que je ne m'amuse plus quand vous n'êtes pas là!... Les soirées je les passe chez moi maintenant.

HENRI.

C'est René qui doit être content alors.

Il se lève, passe.

GABRIELLE.

Ah! je l'ignore! (Un temps.) Hier nous nous sommes encore querellés.

HENRI.

Ah!

GABRIELLE.

Il voulait que la petite dîne à table et moi je ne voulais pas. (Un temps.) Qu'avez-vous fait dimanche dernier?

HENRI.

Dimanche dernier?

GABRIELLE.

Oui.

HENRI.

J'ai eu mal à la tête toute la journée.

GABRIELLE.

Moi j'ai été à l'église à dix heures avec Suzanne; il y avait un monde fou; j'ai regardé partout si vous n'y étiez pas, car vous êtes toute ma pensée.

HENRI.

Je n'y vais jamais, je me demande alors pourquoi vous m'avez cherché.

GABRIELLE.

Mon Dieu, je me disais : Il sait que je vais prier tous les dimanches, il viendra peut-être... Ce n'est pas gentil de m'être dit cela?

HENRI, sans conviction.

C'est très gentil.

Un silence.

GABRIELLE.

Henri.

HENRI.

Plaît-il?

GABRIELLE.

Venez là.

HENRI.

Voilà!

GABRIELLE.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien?

GABRIELLE.

Vous ne comprenez pas?

HENRI.

Non!

GABRIELLE.

Tenez, vous ne m'aimez plus.

HENRI.

Allons, bon !

GABRIELLE.

Vous ne m'avez même pas embrassée.

HENRI.

Ça, je vous demande mille pardons, en entrant.

GABRIELLE.

Je vous jure que vous vous trompez.

HENRI.

Ah ! (Il l'embrasse.) Mais si, je vous aime, là.

GABRIELLE.

Dites-le encore.

HENRI.

Je vous aime.

GABRIELLE.

Personne ne vient jamais ici?

HENRI.

Jamais!

GABRIELLE.

Il n'y a que moi?

HENRI.

Il n'y a que vous!

GABRIELLE.

Vous avez complètement quitté cette femme?

HENRI.

Ça, je vous le jure.

GABRIELLE.

Vous ne mentez pas pour me faire plaisir?

HENRI.

Je ne mens pas.

GABRIELLE, très tendre.

Mon petit Henri, il n'est pas deux heures... non... non... soyons sages.

Elle se lève.

HENRI, à part, regardant sa montre.

Pas deux heures!... moins cinq.

GABRIELLE, s'asseyant.

J'ai fait un beau rêve cette nuit.

HENRI.

Vous avez de la chance, j'ai eu un cauchemar du diable.

GABRIELLE.

Voulez-vous que je vous le raconte ?

HENRI, à part.

Ça y est... je les ai ratées... (Haut.) Mais avec plaisir.

On entend des voix dans l'antichambre.

JEAN.

Non, Madame, Monsieur n'y est pas.

GABRIELLE.

Qu'est-ce que c'est?

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MARGOT.

MARGOT, à la cantonade.

Je vous dis que j'entrerai!

HENRI.

Fichtre!

MARGOT, se tenant devant la porte du fond et jetant les clefs à terre.

Tiens, les voilà tes clefs; j'avais oublié de te les remettre... (Un temps.) Je regrette de vous déranger... enfin il vaut mieux que ce soit moi, je crois, que si ça avait été le mari de Madame...

HENRI.

Marguerite, je te prie.

MARGOT, calme et ironique.

De m'en aller probablement...

HENRI.

Absolument!

GABRIELLE.

Voudriez-vous dire à Mademoiselle de me laisser passer?

MARGOT, de même.

Oh! du tout, ce n'est pas à vous de céder la place... c'est à moi... vous êtes la nouvelle, vous, si je ne me trompe.

GABRIELLE.

Madame...

MARGOT, de même.

Comment? Ah! oui... je comprends, cette façon de parler vous choque sans doute. Que voulez-vous? je ne suis pas habituée aux belles manières, moi; je ne suis pas comme vous une femme honnête « je ne suis pas de celles qu'on respecte, » moi.

HENRI.

Est-ce que par hasard, tu es venue ici pour nous jouer « la Vie de Bohême, » hein?

MARGOT, de même.

La vie de Bohême? connais pas! non j'ai entendu du bruit, des voix en entrant. Je me suis dit que ça devait être ma remplaçante... Alors, comme je suis curieuse, j'ai voulu la voir de tout près.

GABRIELLE.

Je ne suis pas sa maîtresse.

MARGOT, de même.

Ça, c'est une affaire réglée! vous n'êtes peut-être pas chez lui en ce moment? Et puis vous êtes sans doute sa cousine, sa petite cousine?

GABRIELLE.

Combien voulez-vous pour vous taire?

MARGOT.

Vous m'offrez de l'argent?

GABRIELLE.

Ce que vous voudrez.

MARGOT.

C'est très aimable de votre part, mais je n'en veux pas... (Un temps.) Faut-il que vous en ayez de trop tout de même, vous vous êtes déjà payé un mari avec, et maintenant...

HENRI.

Et maintenant tu vas te taire, car en voilà assez.

MARGOT.

Calme-toi donc. Personne ici, surtout Madame, ne tient à ce qu'il y ait un scandale, et il y en aurait un... Et puis ça fait peut-être plaisir à Madame de causer avec moi... ça la change. Quant

à moi, je suis très contente de me trouver pour la première fois avec une femme du monde.

GABRIELLE, hors d'elle.

Avez-vous bientôt fini?... Et vous, monsieur de Bressac, me laisserez-vous longtemps encore insulter par cette fille?

MARGOT.

Ah! là! je vous arrête par exemple... une fille!... Eh bien et vous, qu'est-ce que vous êtes?... Si je suis une fille, moi, vous alors, vous êtes la dernière...

HENRI, bondissant.

Marguerite!

MARGOT.

Oui, tu as compris... Madame aussi a compris.

GABRIELLE.

Ah ! prenez garde !

MARGOT.

Quoi, prenez garde ?

HENRI, remonte au fond.

Ah ! la ! la ! la ! la ! la ! la !

MARGOT.

Est-ce que par hasard vous croyez me faire peur avec vos grands airs ? Nous nous valons toutes les deux, je commence par vous le dire, ou plutôt je vaux mieux que vous... J'ai un amant, c'est vrai ! et je fais la fête... mais je la fais carrément, ouvertement, vous, vous êtes mariée et vous la faites en vous cachant, voilà toute la différence... et vous m'appelez fille !... mais toute

fille que je suis, j'ai des idées plus propres...

HENRI, la prenant par le bras.

Ah ! cette fois tu te tairas.

MARGOT, se défendant.

Lâche-moi... mais lâche-moi donc. Oui, je vaux mieux qu'elle, tu m'entends ?

HENRI.

Ah ! flûte.

Il passe derrière la table et remonte à la cheminée.

MARGOT.

Je ne te trompais pas, moi. Et ces femmes-là quand elles nous rencontrent avec quelqu'un de leurs amis elles vous disent tout de suite avec un sourire de dégoût sur les lèvres : Ah ! mon

cher, ça m'étonne de votre part. Comment! vous sortez avec ça! Ça, ça va partout au grand jour... Vous, vous mettez des dentelles sur la tête... vous vous fourrez dans des fiacres et vous allez jusque dans les églises pour y attendre vos amants. Et ça vient vous traiter de fille...! Ah bien! celle-là est un peu forte par exemple!

GABRIELLE.

Ah! ça...

MARGOT.

Ah! ça? Ah ça! pourquoi m'avez-vous pris mon amant? Pourquoi l'avez-vous forcé à me quitter?

GABRIELLE.

Moi?

MARGOT.

Oui vous, mais demandez-lui donc tout ce que j'ai fait pour lui... demandez-lui donc comme je l'ai soigné quand il a été malade? Je pleurais toutes les nuits pendant qu'il délirait et quand les médecins dirent qu'il était sauvé, j'étais presque heureuse, c'est bête à dire, qu'il ait été malade, parce que je l'avais eu là, près de moi, bien à moi, tout le temps! Tenez, Madame, si vous aviez eu autant d'amour pour votre mari que j'en ai eu et que j'en ai encore pour Henri, je vous assure que vous ne seriez pas là. (Elle pleure.) Je suis furieuse de pleurer devant vous, mais c'est plus fort que moi. Oui, les femmes comme moi se consolent vite, c'est ainsi que vous raisonnez.

GABRIELLE.

Mais... je ne dis pas cela.

MARGOT.

Parbleu ! vous avez bien trop peur en ce moment... Si on vous trouvait chez M. de Bressac...! mais soyez tranquille, allez, je ne suis pas une méchante fille... Henri le sait bien... Vous n'entendrez jamais parler de moi et... et maintenant qu'il reprenne cette alliance qu'il m'avait donnée..... il n'y a pas si longtemps. (Elle la pose sur la table.) Il y a deux noms gravés dedans... qu'il efface le mien et qu'il y mette le vôtre...

Elle sort par le fond.

SCÈNE IX

HENRI, GABRIELLE, se lève.

Un long silence.

HENRI, à la cheminée.

Voilà! voilà !

GABRIELLE, remonte au fond.

Au revoir !

HENRI.

Gabrielle !

GABRIELLE.

Ah ! mais assez de comédie comme cela, hein ! Quand on laisse insulter une femme comme vous venez de le faire... Je vous garantis, moi, que si je n'avais pas eu peur d'un scandale....

HENRI.

Mais, moi aussi sapristi, moi aussi; sans cela vous auriez vu!... Voyons, vous me connaissez pourtant, ne me quittez pas comme cela, allons.

GABRIELLE, furieuse.

J'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille surprise.

HENRI.

Et moi, donc!

GABRIELLE.

Si elle vous aime tant cette demoiselle, si elle vous a si bien soigné, restez donc avec elle et n'en parlons plus.

HENRI.

Mais...

GABRIELLE.

Quel aplomb vraiment! Et comme

c'est ça ! après les insultes, les larmes. Ma foi, un instant j'ai cru qu'elle était sincère.

HENRI.

Elle l'était absolument.

GABRIELLE.

Ah ! mon pauvre ami ! que vous êtes jeune ! Lorsqu'elle déposa cette bague sur la table, positivement je me retins à quatre pour ne pas rire.

HENRI.

Vraiment ?

GABRIELLE.

Quelle comédie ! Comme elles se ressemblent toutes ! (S'énervant.) Mais prenez-le donc cet anneau et passez-vous-le au doigt ! (Un temps.) M'avez-vous as-

sez menti tout de même ! Vous m'aviez juré qu'elle ne venait plus chez vous.

HENRI.

Elle n'y vient pas non plus... elle l'a dit du reste... elle rapportait mes clefs... Ah ! je ne pouvais pourtant pas l'empêcher de rapporter mes clefs, voyons.

Il ramasse les clefs.

GABRIELLE.

Avait-elle la rage dans les yeux ? A les entendre elles sont toutes honnêtes, ces filles de concierge, elles voudraient toutes se mettre sur le même rang que nous. C'est d'un grotesque achevé. (S'énervant de plus en plus.) Et puis, je ne sais pas pourquoi je me donne la peine de vous parler, vous êtes dans les nuages.

Elle est assise sur un canapé.

HENRI.

Mais je ne suis nulle part.

GABRIELLE.

En attendant, je vous remercie, mon cher, vous m'avez bien compromise, vous devez être satisfait.

HENRI.

Moi, je vous ai compromise. Ah bien ! celle-là est un peu violente par exemple !

GABRIELLE.

Cette fille naturellement va s'empresser d'aller chanter sur les toits ce qui s'est passé ici.

HENRI.

Elle n'ira rien chanter du tout.

GABRIELLE.

D'abord je me demande ce que ça peut

vous faire. Vous n'êtes pas marié, vous.

HENRI.

Enfin je connais cette femme-là mieux que vous, je suppose,... c'est la discrétion même.

GABRIELLE,

Ah ça ! avez-vous bientôt fini de la défendre, hein ?

HENRI.

Je ne la défends pas, je vous explique...

GABRIELLE.

C'est Suzanne, et ce sera bien fait pour moi, qui va rire quand je lui raconterai tout ça.

HENRI.

Vous n'avez qu'à ne pas le lui racon-

ter... comme ça elle ne rira pas... c'est bien simple.

GABRIELLE.

Elle m'avait avertie, du reste.

HENRI.

Eh bien ! il fallait profiter de ses avertissements.

GABRIELLE.

Savez-vous, mon cher ami, que vous êtes absolument mal élevé.

HENRI.

Mille pardons... je ne suis pas mal élevé du tout... je suis nerveux... je suis... enfin... oui, je me comprends.

GABRIELLE.

Eh bien! vous avez de la chance.

HENRI.

Ah ! oui, parlons-en ! (Un temps.) Gabrielle, je vous ai fait de la peine. Gabrielle, vous ne voulez pas me répondre.

GABRIELLE.

Si !

HENRI.

Eh bien alors ?

GABRIELLE.

Quoi ?

HENRI.

Vous n'avez pas entendu ce que je viens de vous dire ?

GABRIELLE.

Non !

HENRI.

Donnez-moi vos deux mains, ne bou-

dez plus et ne faites plus ces vilains yeux... Je vous ai fait de la peine?

GABRIELLE.

Enormément!

HENRI.

C'est malgré moi... est-ce que je pouvais m'attendre?

GABRIELLE, pleurant.

Tenez, mon ami, vous êtes un sans-cœur.

HENRI, à part.

Seconde édition!

GABRIELLE.

Si vous n'avez plus rien pour moi, ayez la franchise de me le dire et que ce soit fini.

HENRI, à part.

En voilà une journée !... je la retiens ! (Haut.) Voulez-vous ne pas pleurer, voyons, est-ce raisonnable. (Il l'embrasse.) Là, puisque je n'aime que vous !

GABRIELLE.

Bien vrai ?

HENRI, sans conviction.

Mais oui.

GABRIELLE.

Beaucoup ?

HENRI.

Beaucoup.

GABRIELLE.

Autant qu'avant ?

HENRI.

Plus qu'avant.

GABRIELLE.

Pour toujours ?

HENRI.

Quoi ?

GABRIELLE.

Je dis : Pour toujours?

HENRI.

Oui, oui pour toujours. (Énervé et grinçant des dents.) Si vous me contiez votre rêve, hé ?

GABRIELLE.

C'est vrai ; j'allais le commencer quand cette femme est entrée.

HENRI.

Ne parlons plus de ça.

GABRIELLE.

Tu sais ou plutôt vous savez... c'est

drôle, ça me gêne de vous tutoyer... et vous ?

HENRI.

Moi pas.

GABRIELLE.

Comme nous sommes faits pour nous entendre, dites ?

HENRI.

Ça sûr !

GABRIELLE.

Donc, tu sais... Dieu que ça m'amuse de vous dire : tu. Quand vous dînez à la maison, j'ai toujours peur de me tromper. Donc, René et moi, nous ne pouvons plus nous supporter, les journées se passent en disputes continuelles... cette vie devient insupportable.

HENRI.

C'est ça le rêve !

GABRIELLE.

Attendez donc un peu. (Un temps.) Je n'ai plus rien pour lui, à cause de vous du reste, et je crois que de son côté, il n'a plus rien pour moi.

HENRI, inquiet.

Etes-vous sûre ?

GABRIELLE.

J'ai rêvé que je divorçais.

HENRI.

Très joli.

GABRIELLE.

Et que vous m'épousiez...

HENRI.

Ah !...

GABRIELLE.

N'est-ce pas que c'est amusant?

HENRI.

Très amusant.

GABRIELLE.

Eh bien! si ce rêve se réalisait, si je divorçais... me prendriez-vous pour femme? Répondez franchement, c'est très sérieux.

HENRI.

Oui.

GABRIELLE.

Tenez, vous ne vous doutez pas du plaisir que vous venez de me faire! (Un temps.) Réfléchissez bien... c'est presque un engagement... me le jurez-vous?

HENRI.

Je vous le jure.

GABRIELLE.

Sur votre parole d'honnête homme?

HENRI.

Je n'en ai pas deux.

GABRIELLE, se lève.

Eh bien! Je veux être libre avant quatre mois. (Un temps.) Serez-vous heureux au moins?

HENRI, se lève.

Tout à fait heureux.

GABRIELLE.

Alors n'en parlons plus.

HENRI, ravi.

C'est ça, n'en parlons plus.

GABRIELLE.

Quelle heure avez-vous, mon ami ?

HENRI.

Quatre heures dix ?

GABRIELLE.

Quatre heures dix !

HENRI.

Ce qui fait quatre heures vingt-cinq, car je retarde toujours d'un quart d'heure.

GABRIELLE.

Et j'ai un rendez-vous chez ma couturière à trois heures et demie. Je n'y pensais pas. Je me suis fait faire une robe rose pour vous plaire, aimez-vous cette nuance ?

HENRI.

Rose ? Oh ! beaucoup ! beaucoup !

GABRIELLE.

Ma voilette ! mes gants !

HENRI.

Voilà !

GABRIELLE, très tendre.

Au revoir, Henri.

HENRI.

Au revoir !

GABRIELLE.

Ecoutez tout bas... Je t'adore... A quand ? à demain ? à deux heures ? voulez-vous ?

HENRI.

Entendu !

GABRIELLE.

Une heure et demie ?

HENRI.

Entendu !

GABRIELLE.

Une heure ?

HENRI.

Entendu.

GABRIELLE.

Et voilà pour toi !

Elle lui envoie un baiser. Elle sort. Henri l'accompagne et revient.

HENRI, seul, il sonne et à Jean qui entre.

Allez m'acheter le résultat des courses.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Chez René Mareuil.

Même décor qu'au premier acte. Au lever du rideau, René est à gauche de la scène. Il est assis sur le canapé et lit le *Temps*. Gabrielle est à droite. Elle regarde.

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉ, GABRIELLE, puis SOPHIE.

Après un silence.

GABRIELLE.

Quel journal as-tu là? (Après un temps.) Tu es sourd?

RENÉ.

Quoi? je n'ai pas entendu.

GABRIELLE.

Quel journal as-tu là?

RENÉ.

Le *Temps*.

GABRIELLE.

Prête-le moi, je te prie.

RENÉ.

Je termine le feuilleton et je te le donne.

GABRIELLE.

Tu ne veux pas me le prêter une seconde alors?

RENÉ.

Mais...

GABRIELLE, en se levant.

C'est bon... garde-le.

RENÉ, le lui tendant.

Tiens... le voilà.

GABRIELLE.

Trop tard. (Elle sonne.) Il faut toujours que je t'apprenne à vivre.

RENÉ, se contenant.

Parfaitement.

Il se remet à lire.

SOPHIE, entrant par le fond de droite.

Madame ?

GABRIELLE.

Allez m'acheter le *Temps*.

SOPHIE.

Mais, Madame, je viens de le remettre à Monsieur.

GABRIELLE.

Qu'est-ce qui vous demande ça? Je vous dis d'aller m'acheter le *Temps*... Occupez-vous de ce qui vous regarde... et ne raisonnez pas.

SOPHIE, sort.

Bien, Madame.

RENÉ, à mi-voix et à part.

Charmant caractère!

GABRIELLE.

Et puis, tu sais?

RENÉ, effrayé.

Quoi?

GABRIELLE.

Ta bicyclette!

RENÉ.

Eh bien?

GABRIELLE.

Tu me feras le plaisir de la descendre dans la cour.

RENÉ.

Pourquoi ça?

GABRIELLE.

Parce que ce n'est pas sa place dans l'antichambre.

RENÉ.

Ça ne gêne personne.

GABRIELLE.

Ça me gêne, moi, ça suffit, je suppose. (Un temps.) On n'a pas idée de ça, la faire descendre et remonter chaque fois! Tout le monde en rit dans la maison!

RENÉ, tout en lisant.

Voilà encore quelque chose qui m'est bien égal.

GABRIELLE, assise dans un fauteuil à gauche de la cheminée.

Oh! toi, j'ignore de quel bois tu es fait.

RENÉ.

C'est entendu.

Un long silence.

GABRIELLE.

Quant à aller dîner avec toi chez tes amis les Dumont, n'y compte pas, je t'avertis d'avance.

RENÉ.

C'est poli pour eux.

GABRIELLE.

Oui, je t'engage à parler politesse!... Hier tu n'as même pas eu le cœur d'envoyer une fleur à ma mère.

RENÉ.

Pourquoi lui en aurais-je envoyé, d'abord?

GABRIELLE.

Pourquoi? parce que c'était la Sainte-Virginie.

RENÉ.

Je ne savais pas.

GABRIELLE.

Et les calendriers pour qui sont-ils faits? pour les chiens?

RENÉ.

Non, pour les commerçants... Et puis sur le mien, il n'y a que des noms d'hommes et de femmes célèbres... et je ne crois pas que ta mère...

GABRIELLE, se lève.

Je te défends de te moquer de ma mère, tu m'entends?

RENÉ.

Oui, j'ai l'ouïe très fine!

GABRIELLE.

La première année de notre mariage, pas de danger que tu aies oublié son anniversaire.

Elle descend à l'avant-scène.

RENÉ.

Parbleu! tu m'avais prévenu.

GABRIELLE.

Ne crois pas que ça lui fait quelque chose : rien ne l'étonne de ta part.

RENÉ, en reprenant sa lecture.

Eh bien, je suis très content... tout est pour le mieux.

Un silence.

GABRIELLE.

Tiens, veux-tu que je te dise?

RENÉ.

Je ne voudrais pas que tu le dirais tout de même.

GABRIELLE.

Si M. de Bressac et si Suzanne ne devaient pas venir dîner ce soir, il y a longtemps que j'aurais pris mon chapeau et mon manteau et que je serais partie chez maman.

RENÉ.

Oh! tu peux le faire! Suzanne ira te retrouver et je t'excuserai près d'Henri.

GABRIELLE.

Je n'ai besoin de personne pour m'excuser... je reste parce que je suis bien élevée, moi!

SOPHIE, entrant par le fond, à droite, le *Temps* à la main.

Voilà, Madame.

Elle donne le journal et sort.

GABRIELLE.

Merci.

Un long silence. Gabrielle se promène de long en large en faisant claquer le journal dans ses mains; le jetant à la tête de René.

GABRIELLE.

Tiens, en voilà un autre *Temps* si tu veux...

RENÉ, en déposant son journal sur ses genoux.

Ah! ça... est-ce que ça va durer longtemps comme ça, hein?

GABRIELLE.

Si ça ne te plaît pas... va-t'en!

RENÉ.

Et voilà deux mois que ça dure. Je

commence à en avoir par dessus la tête, moi...

GABRIELLE.

Tu commences seulement?... Eh bien, tu as de la chance.

RENÉ.

Ça dépasse les bornes.

GABRIELLE.

Et puis après?

RENÉ, se lève.

Et puis après?

GABRIELLE.

Oui.

RENÉ, se rasseyant.

Tiens, je suis le dernier des serins, je ne sais même pas pourquoi je me donne la peine de te répondre.

Il reprend sa lecture. Long silence. — Après

maintes hésitations Gabrielle s'avance vers lui et lui arrache le journal des mains.

GABRIELLE, furieuse.

Tu ne le liras pas, tu m'entends! Tu n'es pas au café, ici... je présume...

RENÉ, serrant les poings.

Tu te donnes de la peine bien inutilement, je me suis juré de ne plus me mettre en colère et-je-ne-m'y-met-trai-plus... Jette mon journal à terre, jette-le en l'air... je ne bougerai pas.

GABRIELLE.

Tu es bien trop mou pour ça.

RENÉ.

Je suis trop mou, en effet.

GABRIELLE.

Toi, on te marcherait sur les pieds que tu dirais encore merci!...

RENÉ.

Parfaitement... et je prierais même qu'on recommence...

GABRIELLE.

Tu as trop d'esprit, tu sais.

RENÉ.

Je t'en cède si tu veux?

GABRIELLE.

Si tu te regardais quand tu parles, je t'assure que tu te tairais.

RENÉ.

Je le crois volontiers, mais je t'assure que toi, si tu t'entendais....

GABRIELLE, furieuse, se lève.

Ah! René ne m'exaspère pas... ne m'exaspère pas... ne m'exaspère pas.

RENÉ, se lève furieux.

Mais c'est toi qui m'exaspères, saperlotte !

GABRIELLE, avec ironie.

Vraiment ?

RENÉ, de même.

Je me laisse injurier depuis longtemps déjà parce que je suis une bonne bête,.. mais il ne faudrait pas abuser. (Il passe à l'avant-scène, à droite.) Si tu es nerveuse, va prendre une douche ! Sapristi ! en voilà une existence ! Je voudrais bien savoir ce qui s'est passé... Que t'ai-je fait ? Quels torts ai-je envers toi ?

GABRIELLE.

Quels torts tu as eus ?

RENÉ.

Oui.

GABRIELLE.

Te figures-tu que c'est amusant de vivre avec toi?... Le matin tu te lèves à dix heures.

RENÉ.

Et toi à onze.

GABRIELLE.

Il ne s'agit pas de moi en ce moment. (Un temps.) Tu vas faire un petit tour et tu rentres déjeuner. Après le repas, tu sors... puis tu montes sur ta bicyclette jusqu'à cinq heures du soir. A cinq heures, tu te changes et tu vas au cercle, à sept heures tu dînes et après, éreinté, exténué, tu t'endors...

RENÉ.

Eh bien ?

GABRIELLE.

Alors, tu trouves que c'est gai pour moi.

RENÉ.

Mon Dieu, je ne vois pas ce que ça a de triste.

GABRIELLE.

Tu ne vois pas... tu ne vois pas... Est-ce que tu es capable de voir quelque chose, toi ? (Un temps.) Du reste, tu ne peux plus me sentir.

RENÉ.

Moi ?

GABRIELLE.

Ne dis pas le contraire, je ne te croirais pas.

RENÉ.

Bon !

GABRIELLE.

Divorçons, c'est bien plus simple... Voilà cent fois que je te le répète... ainsi j'aurai peut-être ma tranquillité et je ne serai plus condamnée à me trouver continuellement en face d'un monsieur qui manque totalement de savoir-vivre.

RENÉ, ironique.

Oui-dà, c'est toi qui me donneras des leçons.

GABRIELLE.

Parfaitement, mon cher, malheureusement, il en faudrait beaucoup...

RENÉ, de même.

Allons donc ! C'est sérieux ce que tu dis là ?

GABRIELLE.

Oh! ton rire moqueur et tes ricanements ne me font rien, tu m'entends.

RENÉ, de même.

Je l'espère bien... sans cela, je cesserais, tu dois bien le penser.

GABRIELLE, s'énervant.

Cependant ne continue pas... oh! ne continue pas... je ne sais pas ce que je ferais.

RENÉ.

Je le sais, moi. Tu casserais un bibelot quelconque. Aussi, comme c'est complètement inutile, à mon avis, du moins, je me rassieds, je reprends mon journal et je continue l'article que j'avais commencé. (En s'asseyant.) Là... ainsi

c'est sûrement une centaine de francs d'économisé.

Un silence. Gabrielle ramasse l'autre *Temps* qui est à terre et va s'asseoir à gauche sur le canapé. Ils lisent tous deux et tournent à un moment donné la feuille en même temps. René remue ses jambes.

GABRIELLE, posant son journal.

Alors, tu ne veux pas divorcer?

RENÉ, à part.

Ça recommence ! (Haut.) Avec plaisir !

GABRIELLE.

Et quand?

RENÉ.

Quand tu voudras... je suis bon prince.

GABRIELLE.

Tu dois constater que nous ne pouvons plus nous souffrir?...

RENÉ.

Je le constate.

GABRIELLE.

Eh bien ! arrange-toi pour que le divorce soit prononcé contre toi alors.

RENÉ.

Ah ! mais non ! Halte-là ! Contre toi, parfaitement.

GABRIELLE.

Contre moi ? C'est comme ça que tu veux agir.

RENÉ.

Mon Dieu, oui, c'est comme ça que je veux agir.

GABRIELLE, se lève.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

RENÉ.

J'en suis ravi !

GABRIELLE.

Ça va être gai ici... je te le garantis.

RENÉ.

Tant mieux !

GABRIELLE.

Tout ce qui pourra t'être désagréable... je le ferai.

RENÉ.

Quelle gentille petite femme tu fais !

GABRIELLE.

Tout ! tout ! tout ! A la fin tu te décideras peut-être.

RENÉ.

Jamais ! Tu ne me connais pas !

GABRIELLE.

Moi, ne pas te connaître, Seigneur !

RENÉ.

Laisse donc le Seigneur tranquille.

GABRIELLE.

Oh ! je t'en conjure, ne plaisante pas avec ces choses-là !

RENÉ.

Vraiment ! (Un temps.) Allons, il n'y a pas d'étrangers ici... ne jouons plus à la jeune dévote, hein ?

GABRIELLE.

René !

RENÉ.

Dans le temps, j'étais assez naïf pour te croire, mais maintenant, c'est drôle... Ça ne prend plus du tout.

GABRIELLE.

Aussitôt dîner, je ferai mes malles et j'irai coucher chez ma mère.

RENÉ.

Eh mais, pour quelqu'un qui doit faire tout ce qu'il faut pour m'être désagréable... c'est assez mal commencé.

GABRIELLE.

Tu n'emporteras pas tout cela en paradis, c'est moi qui te le dis... (Elle va à la porte de gauche et revient.) Tu m'entends ?... C'est moi qui te le dis.

RENÉ.

Parfaitement, c'est toi qui me le dis... J'ai entendu...

GABRIELLE, sort en faisant claquer la porte derrière elle.

C'est un peu trop fort!

SCÈNE II

RENÉ, seul en soupirant.

Ah! (Un temps.) Eh bien! sur mon honneur, il y a des moments où je donnerais lourd pour que ma femme me trompe! Ainsi j'aurais peut-être la chance d'avoir ma tranquillité! (Un temps.) C'est effrayant! voilà où j'en suis arrivé! C'est à ne pas le croire! (Il se lève. Un temps.) D'abord, j'ai remarqué que les femmes coupables étaient toujours plus aimables avec leur mari, ce que la mienne est honnête alors! (Un temps.) Est-on assez fourré dedans, tout de même, pendant les fiançailles... c'est un plaisir! (On sonne.) Voilà Henri! Sacredié! j'envie son sort à celui-là.

SCÈNE III

RENÉ, HENRI.

HENRI.

Bonsoir, mon vieux !

RENÉ.

Bonsoir !

HENRI.

Je ne suis pas en retard ?

RENÉ.

Tu ne l'es pas du tout, il est six heures et demie.

HENRI.

Ça va bien?

RENÉ,

Comme un homme qui vient de se quereller avec sa femme.

HENRI.

Encore ?

RENÉ.

Toujours.

HENRI.

Ma bergère n'a rien donné.

RENÉ.

Qui est-ce ta Bergère ?

HENRI.

C'est une jument, elle est arrivée troisième ! naturellement ! Tu comprends, c'est une bête qui saigne tout le temps du nez ! aussitôt le départ, crac ! ça y est ! (Un temps.) C'est très curieux ! je suis en pleine veine ! Buvard n'est pas placé.

RENÉ.

Tu as été aux courses aujourd'hui ?

HENRI.

Mais... non... heureusement... J'aurais perdu beaucoup.

RENÉ.

Eh bien ?

HENRI.

J'y suis allé hier, farceur ! et j'ai gagné tout ce que j'ai voulu.

RENÉ.

Combien ?

HENRI.

Quand je dis ce que j'ai voulu, c'est une manière de parler. (Un temps.) Cent cinquante louis.

RENÉ.

Eh ! mais, c'est très gentil.

HENRI.

Je te crois... Ça met du beurre dans

les épinards, et ils en avaient besoin...

RENÉ.

Eh bien, je vais un peu m'amuser comme toi, moi.

HENRI.

Allons donc, tu veux suivre les courses?

RENÉ.

Absolument.

HENRI.

Tu as rudement raison, c'est très intéressant... Et puis nous prendrons la voiture à nous deux, hein?

RENÉ.

C'est ça!

HENRI.

Est-ce que... Est-ce que ta femme t'accompagnera?

RENÉ.

Du tout.

HENRI.

Tu es dans le vrai. Entre nous, je parle en général, les femmes c'est très gênant dans ces endroits-là!

RENÉ.

C'est très gênant partout!

HENRI.

Au fait... comment va madame Mareuil?

RENÉ.

Oh! très bien! très bien!

HENRI.

Et la petiote?

RENÉ.

Jeannette?

HENRI.

Oui.

RENÉ.

Voilà deux jours qu'elle ne cesse de pleurer.

HENRI.

Elle a mal aux dents?

RENÉ.

Non... Elle a une institutrice anglaise.

HENRI.

Déjà! pas possible?

RENÉ.

Oui, à dix-huit mois! Crois-tu que c'est assez grotesque! hein? Tu comprends, comme cette femme ne sait pas un traître mot de français, chaque fois qu'elle parle à cette pauvre enfant, elle

lui fait une peur bleue. Mais que veux-tu, ma femme a des amies qui ont des anglaises, elle s'est crue forcée d'en prendre une aussi.... c'est adorable!... (Un temps.) N'importe, nous allons nous en payer des petites fêtes, mon vieux, tous les deux!...

HENRI.

Comment ça?

RENÉ, après un silence.

Un moineau qu'on attrape et qu'on fourre dans une cage doit rudement s'ennuyer, hein?

HENRI.

Je n'en sais rien.

RENÉ.

Mais si on le lâche par hasard, ou s'il

parvient à se sauver, c'est seulement à ce moment-là qu'il commence à connaître ce que vaut la liberté, ne trouves-tu pas?

HENRI.

Quoi? qu'est-ce qui te prend? Qu'est-ce que tu me chantes là : La cage? la liberté? le moineau?

RENÉ.

La cage : c'est cet appartement; le moineau, je te le présente, le voilà!

HENRI.

Ah! ça, t'expliqueras-tu? Je n'y suis plus du tout, moi?

RENÉ.

C'est pourtant facile à comprendre, j'ai l'honneur de t'annoncer que je vais divorcer.

HENRI, se levant vivement.

Hein?

RENÉ.

Parbleu! J'étais sûr que tu n'en reviendrais pas.

HENRI.

Tu... tu... tu dis que tu vas divorcer?

RENÉ.

Parfaitement!

HENRI.

Eh bien, mon vieil ami, tu ne vas pas faire ça!

RENÉ.

Mais...

HENRI.

Tu ne vas pas faire ça, m'entends-tu?

Ah! non! ça, c'est le bouquet par exemple.

RENÉ.

Parce que?

HENRI.

Tiens, tu es fou... complètement fou! Divorcer!... tu veux divorcer?

RENÉ, se lève.

Tu es bon... on voit bien que tu n'es pas marié avec ma femme, toi!

HENRI.

Comment, je ne suis pas marié avec ta femme! Qu'est-ce que c'est encore que ce raisonnement-là?

RENÉ.

Je te comprends, ce que tu fais là est très gentil... Oh! mais tout à fait gentil!

Cependant, n'essaie pas de me faire changer d'idée, je te préviens que tu n'y parviendrais pas...

HENRI.

Mais, te tairas-tu ! Tu cries comme si on t'écorchait. (Un temps.) La vie me dégoûte, tiens!... Aimez donc vos amis, voilà comment ils vous récompensent.

RENÉ.

Qu'est-ce que je t'ai donc fait?

HENRI.

Ce que tu m'as fait? (Un temps.) Pourquoi veux-tu divorcer d'abord?

RENÉ.

Pardon! mais qu'est-ce que ça peut te faire, je me le demande?

HENRI.

Tu me le demandes?... Extraordinaire, parole d'honneur! Mais, mon petit vieux, tu n'as donc pas deux sous d'imagination? (Un temps.) Après que dira-t-on? T'en doutes-tu seulement de ce qu'on dira?

RENÉ.

Ma foi, non!

HENRI.

Parbleu! Je l'aurais parié. Eh bien, l'on dira partout : voilà, c'est M. de Bressac, l'élégant de Bressac qui s'est introduit dans leur ménage...

RENÉ.

Oh! mon vieil ami!

HENRI.

Il n'y a pas de vieil ami! Puis-je finir?

Bon! (Un temps.) Qui s'est introduit dans leur ménage et qui a entraîné le mari... Voilà ce qu'on racontera à qui voudra l'entendre! Je regrette que tu ne l'aies pas deviné.

RENÉ.

Je t'assure que tu es dans l'erreur.

HENRI.

Du tout! Alors, si moi, je veux un jour prendre femme on chuchotera : « Ah! c'est ce M. de Bressac qui... c'est ce M. de Bressac que »... et patati et patata... charmant! charmant! charmant!

RENÉ.

Enfin, sacristi! mets-toi à ma place!

HENRI.

Si j'étais à ta place, mon cher, je ré-

fléchirais longtemps avant de prendre une décision aussi scandaleuse.

RENÉ.

Mais l'existence que je mène n'est plus possible!... de jour en jour elle devient...

HENRI.

Elle devient... elle devient... Va... va... mon garçon... tu verras ce que le monde...

Il se lève.

RENÉ.

Le monde... oh ! tu sais... je suis comme toi, je m'en moque.

HENRI.

Tu sauras, mon cher, que je ne m'en moque plus.

RENÉ.

Ah!

HENRI.

Et puis, après tout, fais ce que bon te semble, je m'en lave les mains. En arriver là pour des bêtises, pour des niaiseries, c'est ridicule...

RENÉ.

Oui, oui, tu en parles à ton aise. Si depuis le réveil, jusqu'au coucher on te disait : Tu es bête! tu es sot!

HENRI.

En voilà une affaire!

RENÉ.

Si quand tu manges, on te jetait la salière dans ton assiette; si quand tu lis, on t'arrachait le journal des mains,

je voudrais bien savoir ce que tu ferais.

HENRI.

Moi, je répondrais par la douceur.

RENÉ.

Tu répondrais par la douceur?

HENRI.

Parfaitement... Et puis d'abord, est-ce que tu connais les femmes, toi?

RENÉ.

Je connais la mienne, je te garantis que cela me suffit.

HENRI.

En tout cas, je te préviens... ne crois pas que le divorce s'obtienne si facilement que ça.

RENÉ.

J'ai un moyen sûr...

HENRI.

Le flagrant délit, hein?

Il se lève.

RENÉ, riant.

Tout bêtement.

HENRI.

Je te croyais moins banal, enfin!

Un silence.

RENÉ, se lève.

Henri! Tu es un brave garçon, et tu as fait ton devoir en essayant de me détourner.

HENRI.

Parbleu!

RENÉ.

Mais sois-en persuadé, tout sera pour le mieux ainsi... et puis, nous mènerons grande vie tous les deux... tu verras...

HENRI.

Oui... oui!

Un silence.

RENÉ, souriant.

Figure-toi, qu'il y a huit jours, un peu avant le dîner, Gabrielle me fit une telle scène... c'est généralement avant le repas... que je pris mon chapeau.

HENRI.

Eh bien?

RENÉ.

Furieux, je me dis tout bas en descendant l'escalier : Tu serais bien nigaud de ne pas t'amuser.

HENRI.

Alors?

RENÉ.

Chaque soir, en rentrant un peu

avant sept heures, je croisais toujours à quelques pas de chez moi, tiens, devant la modiste, à peu près, la même petite femme.

HENRI.

Ce soir-là, tu la rencontras de nouveau et tu lui parlas?

RENÉ.

Oui.

HENRI.

Tu dînas avec elle?

RENÉ.

Du tout, elle refusa.

HENRI.

C'est une roublarde alors. Elle te raconta sans doute que sa mère l'attendait, hein?

RENÉ.

Pas le moins du monde.

HENRI.

Naïf, va !

RENÉ.

Non vraiment, tu sais... je crois que tu te trompes.

HENRI.

Tu as bien son adresse, allons !

RENÉ.

Pas encore !

HENRI.

Elle t'a pris pour un provincial?

RENÉ.

Que tu es bête !

HENRI.

Et c'est chez elle que tu voudrais que le flagrant délit soit constaté.

RENÉ.

Oui.

HENRI.

Il y a des moyens plus commodes que ça.

RENÉ.

Peut-être! Mais c'est le plus sûr... Et puis, elle est gentille... très simple avec ça... et un air triste qui lui va très bien.

HENRI.

C'est une femme connue?

RENÉ.

Une femme connue! C'est bon pour les débutants... Marguerite Chemin.

HENRI, se lève, lui serrant la main.

Margot! merci, mon vieux.

RENÉ.

Pourquoi, merci, mon vieux?

HENRI, à part.

Tu en as de bonnes, toi?

RENÉ.

Parce que?

HENRI.

C'est ma maîtresse.

RENÉ.

Comment! C'est ta maîtresse? Tu es avec elle?

HENRI.

Non, je n'y suis plus.

RENÉ.

Eh bien, alors?

HENRI.

Quoi! Eh bien alors?... Mais si je veux

la reprendre... moi... maintenant? Ah! la! la! la! les voilà bien les amis! Si je te prenais ta femme, moi, qu'est-ce que tu dirais?

RENÉ, se lève.

C'est pas la même chose... et puis, je ne pouvais pas deviner ça! Elle n'avait pas écrit sur son front : J'ai connu Henri de Bressac.

HENRI, vexé.

Va, va, fais de l'esprit.

Il s'assied sur un canapé.

RENÉ.

Et c'est cette femme-là que tu as quittée?

HENRI.

Parfaitement!

RENÉ.

Tu as eu tort !

HENRI.

J'ai eu tort... Qu'en sais-tu?

RENÉ.

En tout cas je ne lui parlerai plus, c'est bien simple. (Un temps.) Elle est charmante pourtant.

HENRI, vexé.

Naturellement ! Qu'elle est charmante ! (Un temps.) Non, plaisanterie à part, comment la trouves-tu?

RENÉ.

Jolie comme un cœur.

HENRI.

N'est-ce pas ?

RENÉ.

Et des dents! oh! des dents.

HENRI, de même.

Oui, ses dents? Superbes, hein?... de vraies perles... et puis elle ne s'exprime pas trop mal.

RENÉ.

Elle cause très gentiment.

HENRI.

Veux-tu que je te dise? Avant que je me fâche, elle savait que je venais souvent dîner chez toi... c'est pour cela qu'elle rôdait par ici.

RENÉ.

Peuh!

HENRI.

Il n'y a pas de peuh! Je la connais

mieux que toi, je suppose... Elle voulait me rencontrer... et elle a cru me faire une bonne niche en se laissant aborder par toi.

RENÉ.

Elle ne m'avait jamais vu.

HENRI.

Je te demande pardon, chez moi, ta photographie.

RENÉ.

Eh bien! je ferai une autre connaissance, voilà tout.

HENRI.

Reste donc comme tu es, tu es très bien!

RENÉ, se lève.

Oh! non!... Je t'en prie... ne recommençons pas...

HENRI,

Bon ! bon ! n'en parlons plus !

RENÉ.

Ca vaut beaucoup mieux.

HENRI, à part.

Il n'y a pas... faut porter le grand coup ! (Il se lève.) Ah ! sapristi ! je n'y pensais plus.

RENÉ.

Qu'est-ce qu'il y a ?

HENRI.

Pourrais-tu me faire donner de quoi écrire ? Je suis attendu chez quelqu'un à dix heures... et ça m'ennuie d'y aller... alors, je voudrais m'excuser.

RENÉ.

Sophie va t'apporter cela, à moins

qu'il y ait du papier là dedans ? (Le refermant.) Non, il n'y en a pas. Attends une seconde.

HENRI.

Ta femme est là?

RENÉ.

Oui, oui, elle va venir.

Il sort.

SCENE IV

HENRI, seul.

L'animal! C'est qu'il est capable de divorcer comme il le dit... Eh bien! je serais dans de beaux draps, moi ! Il n'y a pas à hésiter.... quand elle me tombera sur les bras, je serai bien avancé !

SCÈNE V

HENRI, SOPHIE.

SOPHIE.

Voilà, Monsieur !

Elle dépose l'encrier et le papier sur la table et se dirige vers la porte de gauche.

HENRI.

Merci, ma fille... non... non, ne vous en allez pas.

SOPHIE.

Bien, Monsieur.

HENRI, après avoir réfléchi un instant ; il écrit.

« Ma chère petite Marguerite, (Parlé.) non, Margot... elle sera plus contente... (Il continue à écrire et tourne la page.) Tout de suite, par un commissionnaire ; fais

ce que je te demande et je te reviendrai. Mille baisers, Henri. » (Parlé.) Là ! (A Sophie.) Veuillez être assez aimable pour descendre tout de suite et donnez cette lettre à un cocher... Dites-lui qu'il marche bon train, hein? Du reste, c'est à trois minutes d'ici... Il n'y a pas de réponse. (Lui donnant de l'argent.) Voilà... merci !

Sophie sort et emporte l'encrier et le papier.

SCÈNE VI

HENRI, puis GABRIELLE.

HENRI, se promenant de long en large.

Margot m'aime toujours, elle n'hésitera pas.

GABRIELLE, entrant par la gauche.

Bonsoir!

HENRI.

Bonsoir!

GABRIELLE.

Il y a longtemps que vous êtes là?

HENRI.

Un petit quart d'heure à peine.

GABRIELLE, lui tendant la joue.

Vite, pendant qu'il n'y a personne.

HENRI.

Je pense bien que s'il y avait quelqu'un... (Allant pour l'embrasser.) Eh bien, non, pas ici.

GABRIELLE.

Méchant! Un temps.) Vous savez que j'ai du nouveau à vous apprendre.

HENRI.

Allons donc !

GABRIELLE.

Aussi, je suis très heureuse de vous voir.

HENRI.

Qu'est-ce que c'est?

GABRIELLE.

Nos affaires sont en bonne voie.

HENRI.

Pas possible.

GABRIELLE.

Encore cinq ou six disputes comme celles que j'ai eues tout à l'heure avec René et je suis persuadée qu'il finira par demander lui-même la séparation.

HENRI.

Croyez-vous que cinq ou six disputes suffiront?

GABRIELLE.

Soyez tranquille.

HENRI.

Oh! alors, j'ai confiance...

GABRIELLE.

Il ne vous a rien dit?

HENRI.

Si!

GABRIELLE.

Il était furieux, hein?

HENRI.

Ma foi non, quand je suis entré au salon il fredonnait.

GABRIELLE, vexée.

Il fredonnait?

HENRI.

Ma foi, oui. Il veut, m'a-t-il répondu, lorsque je lui ai demandé pourquoi il était si gai... il veut changer son genre d'existence et s'amuser ferme... (Réfléchissant.) ferme, c'est ça, c'est bien son expression.

GABRIELLE, de même.

Vraiment! Tenez, je mettrais ma main au feu qu'il m'a déjà trompée.

HENRI.

Ça, je l'ignore. En tout cas il avait l'air bien décidé... et il vous a de ces projets...

GABRIELLE, de même, assise sur le pouf.

L'idée de me quitter ne le chagrine pas trop... paraît-il.

HENRI.

Oh! pas du tout. Ça vous fait quelque chose?

GABRIELLE, de même.

A moi? Quelle plaisanterie! (Un temps.) Rien ne m'étonne de sa part du reste. (Un temps.) Eh bien! tout est pour le mieux. Et vous, êtes-vous toujours heureux?

HENRI.

Quelle drôle de question!

GABRIELLE.

J'ai si peur.

HENRI.

Naturellement que je suis heureux. Ça ne se voit donc pas?

GABRIELLE.

Si, mon ami.

HENRI.

Ça m'étonnait aussi. (Un temps.) Pour vous parler franc, il n'y a qu'une chose qui m'ennuie et qui me gêne.

GABRIELLE.

Qu'est-ce que c'est?

HENRI.

Prendre la femme d'un ami ça n'est pas déjà très délicat... mais enfin ça se fait. Quant à se marier avec elle...

GABRIELLE.

Voilà, j'en étais sûre.

HENRI.

Quoi, vous en étiez sûre? Vous ne m'avez même pas laissé achever ma phrase, vous ne savez même pas ce que j'allais dire.

GABRIELLE.

Alors je vous demande pardon... Qu'est-ce que c'était?

HENRI.

Parbleu ! va te promener, je n'y suis plus maintenant, vous m'avez fait perdre le fil.

GABRIELLE.

L'important, c'est que vous m'aimiez toujours.

HENRI.

Oh! ça... mais ne vous figurez pas

qu'on divorce comme ça en huit jours.

GABRIELLE.

Soyez sans crainte, vous n'aurez pas à attendre longtemps.

HENRI, l'air ennuyé.

Ah!

GABRIELLE.

Ma mère connaît quelqu'un de très influent.

HENRI.

Vraiment.

GABRIELLE.

Il faudra même que je lui en parle, car elle ne se doute pas du tout que j'ai l'intention de me remarier, la pauvre femme.

HENRI.

Oh! oui, la pauvre femme... Quelle surprise pour elle, hein?

GABRIELLE.

Vous pensez... Elle va commencer par me sermonner. Comment tu n'as donc pas encore été assez malheureuse! Tu ne peux donc pas rester tranquille! (Un temps.) Bonne mère! je suis certaine que vous lui plairez énormément.

HENRI, rêveur.

Vous êtes certaine?

GABRIELLE.

Oui, votre caractère, votre allure...

HENRI, de même.

Mon allure.

Il regarde sa montre, se lève.

GABRIELLE.

Elle s'ennuie tellement toute seule! Nous irons souvent la voir, dites, et souvent dîner chez elle?

HENRI, l'esprit ailleurs.

Mais tous les jours! (A part.) Margot était peut-être sortie!

GABRIELLE.

Et puis nous recevrons beaucoup, n'est-ce pas? J'adore ça.

HENRI, de même.

Trois fois par semaine, si vous voulez.

GABRIELLE.

Trois fois par semaine!

HENRI, de même.

Ou quatre... ça m'est égal.

GABRIELLE.

Mais c'est de la folie !

HENRI, de même.

C'est de la folie.

GABRIELLE.

Une fois, c'est bien suffisant.

HENRI, de même.

Bon, une fois. (On entend sonner, à part.) On a sonné.

GABRIELLE.

Comment?

HENRI.

Quoi?

GABRIELLE.

Je croyais que vous aviez dit quelque chose.

HENRI.

Non!

GABRIELLE.

Qu'avez-vous? On dirait que vous êtes ailleurs en ce moment.

HENRI.

Non, je suis ici... je suis bien ici... j'ai un peu mal aux nerfs simplement; c'est le temps qui va changer.

GABRIELLE, se lève.

Je vous les soignerai ces nerfs, mon ami, vous verrez.

HENRI.

Oui, oui... je veux bien.

SOPHIE, entrant par le fond, une lettre sur un plateau.

Une lettre pour Madame.

GABRIELLE.

Ah! donnez, merci... (Sophie sort.) Vous permette ?

HENRI.

Comment donc ! je vous en prie.

Il tourne autour de la pièce.

GABRIELLE, au fur et à mesure qu'elle lit change de visage.

Ah! mon ami?

HENRI, se précipitant.

Qu'est-ce qui est arrivé?... un malheur?

GABRIELLE, suffoquée.

Ça, c'est un peu trop fort, par exemple!... Devinez qui m'écrit, je vous le donne en mille.

HENRI.

Vous le donnez en mille?... (Réfléchissant.) Voyons un peu.

GABRIELLE.

Ne cherchez pas... vous ne trouverez jamais; votre ancienne maîtresse.

HENRI.

Non, c'est pas possible... elle a osé...

GABRIELLE, elle lui tend la lettre.

Lisez donc!

HENRI, sans la lire.

Oh!

GABRIELLE.

Que faites-vous? lisez donc encore une fois.

HENRI.

C'est que je suis tellement étonné.... (Lisant.) « Madame, j'ai le regret...

GABRIELLE.

Elle a le regret... délicieux!

HENRI.

Comment?

GABRIELLE.

Rien... continuez!

HENRI, lisant.

» De vous dire que si M. de Bressac ne revient pas dans les vingt-quatre heures...

GABRIELLE.

Et c'est souligné!

HENRI.

» Je me charge de tout faire savoir à votre mari... » Margot. (Parlé.) Oui, c'est bien son écriture... c'est dégoûtant.

GABRIELLE, nerveuse.

Eh bien, cette femme qui ne devait amais faire parler d'elle?

HENRI.

Moi, je ne peux pas encore le croire.

GABRIELLE.

Quel toupet!... Que voulez-vous que je fasse maintenant?

HENRI.

Rien du tout!

GABRIELLE.

Vraiment, il y a des moments où je regrette de vous avoir connu.

HENRI.

Parce que?

GABRIELLE.

Parce que? Parce que?... Tenez, c'est à devenir folle.

HENRI.

Ça, c'est de l'exagération.

GABRIELLE.

C'est de l'exagération !... (Un temps.) Savez-vous, mon cher, que vous êtes extraordinaire... ! Vous êtes là, bien calme... bien tranquille...

HENRI.

Naturellement. Je trouve que cette lettre qui vous bouleverse, devrait vous faire plaisir, au contraire.

GABRIELLE.

Ah ! ça, perdez-vous la tête, ou vous moquez-vous de moi ?

HENRI.

Mais non ! Vous voulez divorcer, n'est-ce pas ? Eh bien, tout est pour le mieux.

GABRIELLE.

Et René ?

HENRI.

Il se battra peut-être avec moi... Et puis voilà tout.

GABRIELLE.

Et ma réputation, qu'en faites-vous?

HENRI.

Ce que j'en fais?

GABRIELLE.

Oui, répondez donc!

HENRI.

Je n'en fais rien... Que voulez-vous que j'en fasse ?

GABRIELLE, se lève.

Ma foi, cela vous est bien égal qu'on me traite comme une femme perdue. Et ma mère, grand Dieu ! Elle en mourrait.

HENRI.

Allons donc !

GABRIELLE.

Elle en mourrait... (A part.) Je vais bien voir... (Elle s'assied et haut.) Il n'y a qu'une solution possible... malheureusement...

HENRI,

Laquelle ?

GABRIELLE, après avoir hésité.

Retournez avec cette femme !

HENRI.

Vraiment ! Et c'est vous qui me donnez ce conseil-là... Vous qui aviez tellement peur qu'un jour, je ne veuille plus de vous ?

GABRIELLE.

Mais, même si je me mariais avec

vous, on chuchoterait, on ne me respecterait plus... et la plupart des salons où je vais me seraient fermés.

HENRI.

Quelle plaisanterie !.. Dans tous les salons que vous fréquentez... il y a des femmes qui trompent leur mari... on le sait... et on les reçoit tout de même, parbleu !

Un temps.

GABRIELLE, ravie, se lève.

Ah ! tenez, Henri, vous êtes un brave cœur.

HENRI.

Je suis sensé, surtout... voilà ce que je suis.

GABRIELLE.

Mais, quand je parlais, vous ne lisiez

donc pas ma pensée dans mes yeux, enfant que vous êtes !

HENRI.

Votre pensée ?.. Quelle pensée ?

GABRIELLE.

Certes, je ne donnerais pas pour beaucoup la joie que je viens d'éprouver.

HENRI.

La joie? Quelle joie?

GABRIELLE.

Car aujourd'hui seulement, j'ai senti l'amour que vous aviez pour moi.

HENRI, ahuri.

Pardon, je n'y suis plus du tout.

GABRIELLE.

Le monde! ma réputation, les gens

que je connais... est-ce que ça compte pour moi !... vous seul comptez, mon ami... car je vous aime... je vous estime, et c'est avec vous que je veux vivre désormais.

HENRI, à part.

Flambé !

GABRIELLE.

Du reste, j'en suis certaine... M. de Bressac saura faire respecter celle qui portera son nom, n'est-ce pas?

HENRI, à part et à mi-voix.

Oh ! sacredié !

GABRIELLE, très tendre.

Et sa femme, où est-elle ?

HENRI.

Où est-elle?

GABRIELLE.

Oui.

HENRI.

Ah! elle est bonne!... Ah! non... elle est bien bonne!

GABRIELLE.

Qu'est-ce que vous avez?

HENRI.

Ce que j'ai, vous me demandez ce que j'ai?... N'est-ce pas? C'est bien cela que vous me demandez... Si je m'attendais à celle-là, par exemple.

GABRIELLE.

Pour Dieu, qu'est-ce qui vous agite et que se passe-t-il?

HENRI.

Ce qui m'agite?... Extraordinaire...

ce qui se passe?... C'est-à-dire que je suis devenu subitement idiot ou alors c'est vous qui venez de perdre subitement la mémoire. Il y a deux minutes, vous vouliez, maintenant, vous ne voulez plus; si c'est une farce, je vous avoue franchement que je la trouve mauvaise.

GABRIELLE.

Une farce! Vous me croyez capable de plaisanter sur un pareil sujet... Oh! Henri!

HENRI.

Oh! Henri! oh! Henri!... Henri croit qu'il est grand temps de cesser tout cela, voilà ce qu'il croit, Henri.

GABRIELLE.

C'est vous qui me parlez ainsi, lorsqu'il y a quelques instants... Vous n'é-

tiez donc pas sincère tout à l'heure quand vous me suppliiez...

HENRI.

Et vous, vous n'étiez donc pas sincère quand vous me disiez de retourner avec mon ancienne maîtresse?

GABRIELLE.

Non... je ne l'étais pas... Et vous?

HENRI, malgré lui.

Moi non plus!

GABRIELLE.

Henri!

HENRI.

Quoi?

GABRIELLE.

Vous mentiez donc?

HENRI.

Quand?

GABRIELLE.

Il y a deux minutes.

HENRI.

Pas du tout.

GABRIELLE.

Alors, pourquoi me répondez-vous : moi non plus?

HENRI.

J'ai dit cela?

GABRIELLE.

A la seconde!

HENRI.

Ah! Tenez!... tenez!... ma tête va éclater à la fin.

GABRIELLE.

Vous me comprenez très bien et vous m'avez donné votre parole d'honneur de m'épouser.

HENRI.

Pas si haut, sapristi!

GABRIELLE.

Tout m'est égal... et on peut tout entendre! C'est un peu violent! maintenant que tout marche selon mes désirs, vous refusez.

HENRI, arpentant la scène.

Malheur de malheur, va!

GABRIELLE.

Je veux une réponse, on ne se moque pas de moi impunément, mon cher.

René entre par le fond.

HENRI, à mi-voix.

Voilà René... je vous en prie...

SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ.

Qu'est-ce qu'il y a donc?... Voilà ma femme qui te fait une scène à toi aussi?

HENRI.

Pas le moins du monde.

GABRIELLE, se calmant subitement.

Oh! pas le moins du monde... M. de Bressac vient de me raconter qu'il avait donné sa parole d'honneur à une femme de l'épouser.

RENÉ, stupéfait.

Non !

GABRIELLE.

Alors, je lui disais qu'il était, selon moi, forcé de tenir son serment.

HENRI, à part.

Quel aplomb !

RENÉ.

Je suis de ton avis... et je crois que cela nous arrive assez rarement. (A Henri.) Tu m'avais caché cela, toi !... Il m'avait caché cela !... Tu ne la trouves plus jolie, je parie... et ça t'ennuie de l'épouser maintenant, hein ?

HENRI, avec humeur.

Laisse-moi en repos, toi, tu es absolument ridicule en ce moment...

RENÉ.

Et puis, après tout, en réfléchissant bien « la parole d'honneur », c'est très gentil, mais si la jeune personne en question doit te gâter ta vie... vas-y carrément, refuse... (Mouvement de Gabrielle.) Elle n'osera jamais dire qu'il n'a pas voulu d'elle, elle aura le vilain rôle et les femmes n'aiment pas ça !

GABRIELLE, vexée.

Vraiment ?

RENÉ.

Mon Dieu, oui, et pour ce que l'honnêteté est récompensée aujourd'hui... Les gens honnêtes, on les tourne le plus souvent en ridicule, on s'en moque... Les autres, on dit que ce sont des roublards... alors, ma foi, il vaut mieux

faire partie de ces derniers, on a tout avantage.

Un grand silence, Gabrielle gênée remonte vers le fond. Henri demeure sur place.

RENÉ.

Est-ce vrai ça ?... (Henri ne répond pas.) Non, mais enfin, est-ce vrai ?

HENRI.

Oui, oui !

RENÉ.

Et quitte donc cet air ennuyé, que diable !... Reste garçon, va... c'est le meilleur conseil que puisse te donner un homme marié.

SCÈNE VIII

LES MÊMES SUZANNE.

SUZANNE, entrant.

Cette fois, on ne dira pas que je suis en retard !... (Elle embrasse Gabrielle.) Bonjour, ma chérie ! (Bas.) Qu'est-ce que tu as? Tu es toute pâle !

GABRIELLE.

Je te conterai ça !

SUZANNE, à René.

Bonjour, vous, (Passant.) et arrangez donc votre cravate.

RENÉ.

Qu'est-ce qu'elle a ?

SUZANNE.

Elle remonte, sans soin.

RENÉ.

Ah !

Il va vers la glace.

SUZANNE.

Bonjour, monsieur de Bressac... (A mi-voix.) Que s'est-il donc passé?

HENRI, à mi-voix.

Ça y est, j'ai rompu avec madame Mareuil.

SUZANNE, l'air ravi.

Vrai?

HENRI.

Ça vous fait quelque chose?

SUZANNE.

Oh! moi... ça ne me regarde pas.

HENRI.

Ah! si c'était une veuve?

SUZANNE.

Si c'était une veuve?

HENRI.

Et puis, décidément je n'aime que les brunes.

SUZANNE.

Ça, c'est un compliment.

HENRI.

Grand Dieu, non!... les compliments, je déteste ça... la banalité encore plus... et faire la cour à une femme...

Ils continuent à causer à voix basse.

RENÉ, devant la glace.

Oh! c'est agaçant, je n'y arriverai pas!

Gabrielle est remontée depuis un instant derrière Henri et Suzanne.

SUZANNE.

Mais c'est ma meilleure amie...

HENRI.

Oui, je comprends... mais j'ai des idées tellement larges, moi...

GABRIELLE, à part.

Oh !

Elle remonte.

RENÉ.

Ce coup-ci, ça y est !

HENRI, à mi-voix, à Suzanne.

Parole d'honneur, je serais positivement curieux de constater l'effet que ça fera sur vous.

GABRIELLE, à part.

Les mêmes phrases qu'à moi !

HENRI.

Ah! Le « Naufrage de la Méduse. »

GABRIELLE.

Le même musée!

SUZANNE, à mi-voix.

Soit!... Seulement, je vous en prie... que Gabrielle ne sache jamais...

HENRI.

Alors, à trois heures, chez moi.

SUZANNE.

Je n'oserai jamais.

HENRI.

N'y êtes-vous pas déjà venue?

SUZANNE.

De la part de Gabrielle... ça n'est pas la même chose du tout... du tout... (Un temps.) N'importe, j'irai!

GABRIELLE, à part.

Et quand je pense que pour un polichinelle comme ça, j'ai pu... Ah! non!... En voilà deux qui ne remettront plus les pieds ici...

Elle va à René.

SUZANNE.

Parlez haut... Nous aurions l'air de comploter.

HENRI.

C'est ça... (Haut.) C'est alors qu'il est tombé de bicyclette.

SUZANNE et RENÉ.

Qui donc?

HENRI.

Tu... tu... tu ne connais pas... je te conterai ça tantôt... Laisse-moi finir...

(A Suzanne.) Alors, en tombant de cheval...

Un grand temps. Gabrielle prend le journal des mains de René.

GABRIELLE.

Tu es encore fâché, mon ami?

RENÉ, stupéfait, se laisse choir sur une chaise.

Comment?

HENRI, bas à Suzanne.

Voilà le dénouement là-bas... Je parie cent sous que tout va s'arranger.

SUZANNE.

C'est parié.

GABRIELLE.

J'ai été nerveuse... emportée... méchante... je l'avoue... Alors n'y pense plus... veux-tu?

RENÉ.

Je me suis marié par amour et non pour divorcer, c'est certain... mais cette existence n'est plus possible.

GABRIELLE.

Puisque je te promets de ne plus te faire de scènes.

RENÉ.

Oh! tu promets! tu promets!

GABRIELLE.

Je te le jure!

RENÉ, en se levant.

Eh bien, écoute...

HENRI, à part.

Elles sont nées pour nous rouler.

RENÉ.

Ne m'en fais plus pendant huit jours, et nous verrons.

GABRIELLE.

Tu sais bien que je t'aime, au fond !

HENRI, en se levant.

Ah !

RENÉ et GABRIELLE.

Quoi donc ?

HENRI.

Rien !... C'est Madame qui me doit cent sous !

Rideau.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT et PEPIN.

PQ
2645
O6C4

Wolff, Pierre
Celles qu'on respecte

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY